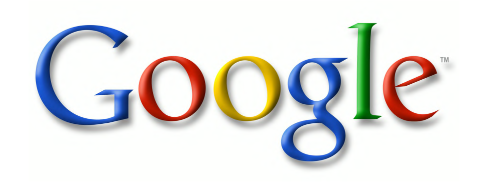
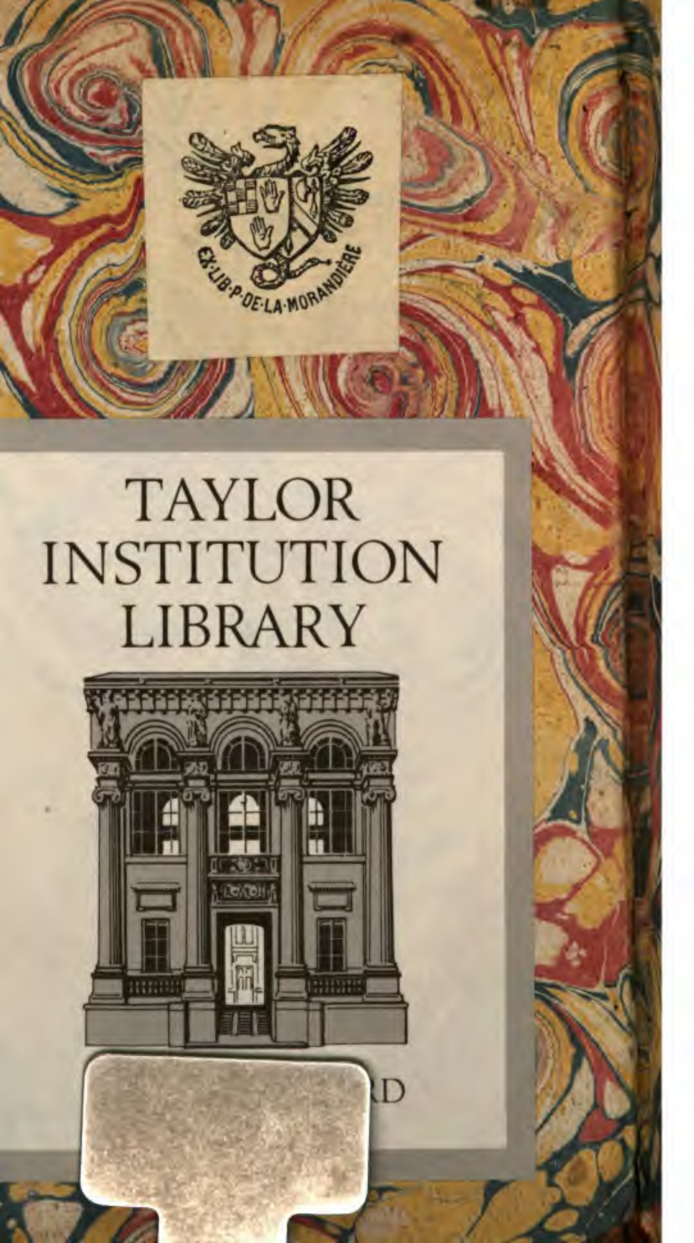






EX·LIB·P·DE·LA·MORANDIÈRE
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ŒUVRES DE THÉATRE

De M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez PRAULT, petit Fils, Libraire, Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

ALCESTE, Divertissement à l'occasion de la convalescence de M. le Dauphin.

LES HOMMES.

DEUCALION & PIRRHA, Ballet, représenté sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique.

LE DERVICHE.

LE FINANCIER.

EXTRAITS de Pandore, de la Veuve à la Mode, du Contraste de l'Amour & de l'Hymen, & du Philosophe dupe de l'Amour.

LES GRACES, traduites en Italien par Madame la Comtesse de C***.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de Monſieur le DAUPHIN.

Repréſenté le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſçait que M. le DAUPHIN étant attaqué de la petite verole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos allarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés ; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie ; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci ; le Roi, quand

j'eus l'honneur de le lui présenter, me marqua qu'il avoit été informé du succès, & que le rôle d'Alceste avoit fait répandre bien des larmes.





A

ALCESTE,

REINE DE THESSALIE:

AUX CHAMPS ELISÉES.



ADAME

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler d'une Princesse qui vient

de faire pour son Mari tout ce que vous fites pour le votre ; mais comme les morts, obligez de vivre ensemble, ne se parlent peut-être pas avec la franchise qu'un vivant peut risquer avec un mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on pense ici. On prétend que si les circonstances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout est à l'avantage de notre Princesse ; qu'elle est plus jeune que vous ne l'étiez ; que du côté des graces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France est plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Thessalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéressa si particulierement à vous, qu'il descendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher sa proie : nous leur répondrons que c'est le ciel même qui s'est intéressé à notre Princesse, &

que s'il n'eût pas veillé sur ses jours, il y a toute apparence qu'elle seroit allée vous tenir compagnie. Vous serez sans doute surprise que je me sois avisé de vous écrire, mais de quoi ne s'avise pas un homme oisif, & qui n'a guères plus d'affaires qu'un mort ? Je suis avec toute la vénération possible,

MADAME

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
SAINTFOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *Tutélaire de la Thessalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.

Thessaliens & Thessaliennes de differentes conditions. Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene est à Jolcos en Thessalie.



ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de Monsieur le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.



JE suis d'une satisfaction, d'une joie. . .

LE GÉNIE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande

vilaine créature qui me détefte. Non, je ne crois pas m'être jamais fi bien divertie ; je l'ai perfiflée, excédée, défefpérée...

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaifir de femme ! eh, quelle eft-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille eft élancée ; elle a le coû long & fec, la peau livide, le regard louche, les joues creufes, le nez ferré, & la bouche platte ; fes cheveux reffemblent à des ferpens ; une petite coëffe blanche nouée avec un ruban couleur de rofe fous fon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui compofer une figure très-bien affortie à fon caractere ; la reconnoiffez-vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'eft l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle même. Sa voiture étoit traînée par six chauve-souris, deux singes lui servoient de pages, & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a long-temps de ses États.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérans ?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter ; mais, comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié doucereusement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne sçais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton leger, & tout de

ſuite, pour commencer ſon tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces ſuperbes Dômes, ces magnifiques Palais, ces vaſtes Jardins aux bords de ce Fleuve, forment un aſpect, un coup d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette Ville eſt la Capitale des Nations? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient ſans ceſſe les amuſemens & les plaiſirs. N'êtes-vous pas ſurtout frapée de cet air d'enjouement & de gaieté qui regne ſur tous les viſages? De cette joie vive qui ſemble diſtinguer ce peuple, & qui prend ſans doute ſa ſource dans la douceur & la bonté de ſon caractere? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faiſois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit ſon cœur; je prenois plaiſir à enfoncer, à agiter le poignard en la regardant malignement, & mon ame ſavouroit à longs traits le dépit &

l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haissent, elles se haissent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien hair cette Megere ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'évenement funeste.

LA GLOIRE.

Quel évenement ? N'a-t-elle pas vû que tous ses efforts contre la Thessalie dont vous êtes le Génie tutelaire, ont toujours été impuissans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la molesse, offrent une conquête aisée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, dès que je

l'appelle, vole, s'élance au milieu des dangers, & couvert de sang & de poussiere, est aussi fier en affrontant la mort, qu'il est doux, généreux & bienfaisant après la victoire.

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embrasse ! Ce n'est pas pour l'éloge, il est dû ; mais c'est qu'il est parti du fond du coeur ; je vois que vous nous aimez véritablement, & vous avez bien raison ; vous n'êtes jamais si charmante que parmi nous. Sourcilleuse, hautaine, & comme empoisonnée dans votre grandeur, chez les autres Nations, vous y affectez la morgue & la gravité : ici, vous êtes simple, unie, vive, badine, on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh, ne l'aye pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien, ma chere compagnone ;

trouvez bon que je vous dise que l'Envie ne venant pas sans doute ici sans quelques mauvais desseins, vous n'auriez pas dû, par vos discours, exciter encore sa rage contre Admette & contre Alceste qu'elle sçait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'est plus aisé à raccommoder; je lui donnerai ce soir un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y rassemblerai.

LE GÉNIE.

Oh, cessez donc un instant de plaisanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse Céphise, toujours si bien fournie d'anecdoctes contre son sexe; aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracasseries; à qui l'on croit de l'esprit,

mais qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus sottes un long usage de galanterie, d'intrigues & de petits soupers. A sa gauche, je placerai ce fade & hideux Straton, qui toujours malade à l'armée, faisoit les campagnes sans servir; bas à la Cour, frondeur à la ville, répétant sans cesse que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne sont pas écoutés. A ces deux personnages je joindrai Licas, ce petit Sénateur si laid, si maigre, si opiniâtre, si dénigrant, si hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui de lassitude on semble avoir laissé la permission d'être insolent. Enfin, le fastidieux Sostrate, qui a la taille si allongée & les lumieres si courtes, l'action si vive & l'esprit si froid, qui

se pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'est fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit composer quatre convives bien amusans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me sçaura sans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit ensemble sans s'estimer, même sans s'amuser ; qu'à ces petits soupers si vantés, la joye n'est qu'extérieure, & la conversation qu'un tissu de plaisanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots & de grands éclats

de rire triſtes & forcés. Qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraye magnificence. Que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la nature que les Acteurs par leur démarche empezée, leurs cris, leurs grimaces & leurs contorſions. Que les jeunes gens, vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens, bruyans ſans gayeté, ricanneurs ſans ſujet, méchans par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront...

LE GÉNIE.

Oh, Madame, ces quatre plats cenſeurs ajoûteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la patrie, &

qu'on ne cherche à déprimer sa Nation que par le dépit de sentir en soi-même qu'on y est & qu'on doit y être méprisé ; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils se plaisent à relever, ne sont que passagers, & n'alterent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuse ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins ; je vais l'observer & tâcher de faire échouer ses mauvais desseins.

LA GLOIRE.

Pour moi qui ne m'allarme pas si aisément, je vais me divertir à voir danser cette troupe de jeunes amans dont j'entends les concerts.

SCENE II.

Une Troupe de Thessaliens & de Thessaliennes forment des danses. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chasse. Elle lance un dard, & dans l'instant il s'éleve une vapeur épaisse qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ses Furies se retirent, après avoir marqué, par une danse caractérisée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *seule.*

CES Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Megere a lancé, ses regards où brilloit une joye perfide & cruelle, & qui sembloient me braver, tout m'annonce que sa rage contre ce peuple vient de se signaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémissemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes ! Dieux tout-puissans, prenez-nous plûtôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame, Admette. . .

LA GLOIRE.

Eh bien ?

LE THESSALLIEN.

Il touche à son dernier moment ! Cette vapeur empestée, qui s'est tout tout à coup répandue autour du Palais, a porté dans son sein le poison le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vûs, généreux Thessaliens, envisager sans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre sanglante ; sa rage ingénieuse a sçu choisir l'endroit sensible ; c'est dans votre amour pour vos Rois, c'est au fond de vos cœurs qu'elle puise aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit consacré ses jours ; pour les conserver, que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter ! Non, je ne sçaurois croire que les Dieux veuillent borner si près de leur course, d'aussi belles destinées.

Elle sort.

SCENE IV.

LE THESSALIEN, *seul.*

QUELS instans !.. ô mon Prince ! ô mon Maître !.. Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'ose tourner les yeux vers ce triste Palais. Famille Auguste ! Tendre Mere ! & vous Épouse si chérie, malheureuse Alceste, quelles doivent être vos allarmes !... Mais que vois-je !.. ô Ciel, c'est elle ! elle vient... Quel spectacle touchant !

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obscurcissent le fond du Théâtre.*

VOus m'arrêtez ! vous me fermez le passage ! vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embrasser, de le secourir !

LE GÉNIE.

Votre présence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre Époux, & ne lui seroit d'aucune utilité. J'ai rassemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de dissiper le venin qui menace ses jours ; reposez-vous sur leur expérience, & ne cherchez point en exposant votre vie...

ALCESTE.

ALCESTE.

Eh, si je le perds, que m'importe la vie! quoi, mon Epoux est prêt à périr & je l'abandonnerois! je ne lui donnerois pas tous mes soins! je ne l'arroserois pas de mes larmes! je n'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer! cessez de me retenir....

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chere à l'Auguste Famille de votre Epoux, trop précieuse à ce peuple qui vous adore; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre fils, pour lui inspirer vos vertus; songez que les Dieux veulent une résignation entiere à leurs décrets, quelques rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une Epouse éperdue ! N'es-ce pas les respecter & leur obéir, que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse légitime ! Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet à qui le ciel & l'hymen m'ont unie ? Est-il aucun péril qui puisse me dégager des soins que je lui dois ? Hélas, * sa vie est tout pour son fils, pour son peuple, pour l'univers, & la mienne n'est rien ! Que sçais-je ? Ce n'est peut-être pas son sang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin passant dans mon cœur, s'éloignera du sien ?

---

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

Je ſauverai ſes jours en lui ſacrifiant les miens ; je mourrai, mais il vivra. Venez, ſecondez ma gloire, mon devoir, mon amour. . .

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR *ſous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE *à Alceſte.*

CE ſeroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque inſtant plus épais. Comment ne pas s'égarer, & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois, je n'en puis douter, mon Epoux n'eſt plus ! vous ne me

parlez ainsi, vous ne me retenez que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon sort, & tâcher de m'y préparer. Ai-je pû m'y laisser tromper ! .. cher Prince... ô ciel... je succombe...

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore. Il faut céder à vos larmes. Venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embrasserai mon Epoux, j'adoucirai ses maux, je partagerai ses peines, & s'il faut que je périsse dans de si nobles soins, dumoins, jusqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendresse.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuse Princesse ?

L'AMOUR, *sous la forme d'un Mage.*

Elle suit la Gloire, & les Dieux sont

trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah, les Dieux l'envieront à la terre!

La Gloire, l'Amour & Alceste entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE DERNIERE.

LE GÉNIE, *seul.*

AVEC quelle fermeté, quel courage, elle brave la mort dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs! Qu'un cœur si magnanime est respectable! Qu'il est digne du sang qui l'a formé!

On entend une douce simphonie.

Mais, quels doux accens succedent aux cris de la douleur?... Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours sous la forme d'un

Mage, revient sur la Scene; & à mesure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceste qui se donnent la main; la Gloire pose sa couronne sur la tête d'Alceste.

LE GÉNIE.

Ne vois-je pas Admette! Quel Dieu, quelle main puissante a ranimé ses jours!.. Alceste tient le Flambeau de l'Amour!.. Ah, c'est ce divin Flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de dissiper cette vapeur empestée!

L'AMOUR, *ôtant son déguisement.*

Oui, & ce miracle est le prix que devoient les Dieux à une tendresse si pure & si magnanime. Jeux & Ris, revenez; rassemblez-vous.

Que les gémissemens,
Que les craintes finissent;
Que ces lieux retentissent
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémissemens, &c.

Grand Air.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour
L'interessant tableau du plus parfait amour.
François, d'un si rare modele
Vous avez parmi vous une image fidelle;

Séche tes pleurs, heureuse France;
A la plus flatteuse espérance
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finissent,
Que tes peuples s'unissent
Pour chanter leur bonheur.

Auguste Sang qui nous donnez des Loix;
Regnez à jamais sur la France:
Notre amour constant pour nos Rois;
Fait leur grandeur & notre récompense.
Auguste Sang qui nous donnez des Loix,
Regnez à jamais sur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'unissent ensemble pour marquer leur joie par leurs danses & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaiſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant ſçut les inſtruire;
L'un prend la main, l'autre ſoupire:
Leur cœur s'éclaire au Flambeau de l'Amour.

Aminte ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au Flambeau des Amours.

Mon voiſin & ſa ménagere,
Sur la cauſe la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au Flambeau de l'Amour.

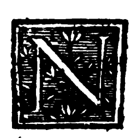
FIN.

LES
HOMMES,
COMÉDIE-BALLET
EN UN ACTE.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27 Juin 1753.



A MADEMOISELLE DE B***



E soyez point si fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologistes; ils n'ont dit que Promethée avoit formé l'homme avant la femme, que par ce qu'il est naturel de penser qu'on se perfectionne en travaillant : si l'on vous montroit deux statues du même artiste, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere ? Hier, les yeux attachez sur vous, & dans cet enchantement que vous seule pouvez m'inspirer, je sentis tout à coup un trait de lumiere qui

penetroit mon ame & l'éclairoit ſur ces premiers temps du monde : en voici la véritable hiſtoire ; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la Terre ; elle étoit bien belle alors ; le déluge l'a bien changée ! Ils penſerent à lui donner des habitans dignes d'elle ; ils créerent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation, & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les jardins ; les Naïades ſe plaiſoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préferoient l'ombre & le ſilence des forêts. Les Dieux quitoient ſouvent l'Olimpe : il eſt plus doux d'être aimé que d'être adoré, & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire

aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes, & sa jalousie naturelle contre les Dieux, se réveilla. Pour se vanger, il forma l'homme dont le caractere imperieux & tirannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter previt tous les maux que ce nouvel être alloit causer sur la Terre ; il punit Promethée, & l'enchaîna sur le Mont Caucase. Voilà, ma chere Henriette, l'histoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, si les femmes n'avoient pas negligé de l'écrire. Vous rêverés peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade, ou une Naïade ; mais vous ne rêverés jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.

PRÉFACE.

JAMAIS les danses, à nos spectacles, n'ont été exécutées avec autant de précision, de legereté, de graces & d'élegance, qu'elles le font aujourd'hui; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'ensemble d'une action, elles ne sont ordinairement qu'un composé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'esprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danses, intimement liées au sujet, en feroient partie, & feroient des Scenes aussi

expressives que si elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens, eut le plus grand succès; il engagera sans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.



ACTEURS.

MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

ACTEURS DANSANS de différens caracteres.

La Scene est sur la Terre.



LES HOMMES,

COMEDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre représente une Forêt ; on voit plusieurs Statuës au milieu d'un rond d'arbres ; Prométhée descend du Ciel, un flambeau à la main ; Mercure le suit.

MERCURE.

JE t'ai vû dérober le feu du ciel, & descendre sur la terre ; je t'ai suivi ; quel est ton dessein ?

PROMETHÉE.

Tu le sçauras.

MERCURE.

Je veux le sçavoir à l'instant, sinon je

remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai crû de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as crû de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire ?

PROMÉTHÉE, *ironiquement*

Mercure aime bien les confidences ! Allons, il faut satisfaire ta curiosité, & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve ; je n'osois me déclarer ; je m'avisai hier, sçachant qu'elle devoit venir se promener dans cette Forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper & de former un groupe où j'étois représenté travaillant à sa Statuë. De petits Amours m'entouroient ; l'un avec son Flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage, tandis que les autres me présentoient les instrumens qui m'étoient

nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vûe de ce galant Chef-d'œuvre ?

PROMÉTHÉE.

Elle le considera avec beaucoup d'attention ; la joye brilloit dans ses regards ; je me crus au comble de mes vœux ; je me jettai à ses genoux...

MERCURE.

Eh bien ?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ? Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins surprise qu'offensée de votre audace ; je voudrai bien l'oublier à condition qu'à la place de ces Statues, que je vous ordonne de briser à l'instant, vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du Ciel ; les tems sont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'Homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'est ainsi qu'elle m'a dit de nommer, lorsque je les aurai animées, ces Statues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais songe donc que ce seroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh quel mal y aura-t'il qu'elle soit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi, lorsque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans, qui se confioient sur leur force, bravoient les Dieux, & même oserent leur déclarer la guerre ; mais des Etres aussi foibles que le seront ceux-ci. ...

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMÉTHÉE.

Oh j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre, que nous les verrons tremblans, saisis d'effroi, nous bâtir des Temples, nous élever des Autels...

MERCURE.

C'est-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte ?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison ?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'instinct, ils en seront plus raisonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaisantes, mais si je te prouvois

que leur existence nous sera très-utile.

MERCURE.

Eh à quoi ?

PROMÉTHÉE.

Ecoute, soi dit entre nous, on s'ennuie souvent dans l'Olimpe.

MERCURE.

Oh souvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuions-nous ?

MERCURE.

Ma foi, je ne sçais, car il me semble qu'étant des Dieux....

PROMÉTHÉE.

Nous sommes des Dieux, il est vrai, mais soumis au Destin qui se plaît sans doute à nous faire sentir que nous ne sommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang suprême on doit s'occuper du plaisir de faire des heureux : or ces petits Etres repandus sur la terre, nous en procureront à chaque instant

les occasions ; l'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux ?

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur !

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puisqu'ils n'existent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils existeront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des Statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te ſeras attiré la colere de Jupiter... Qu'eſt-ce que cette harmonie ?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme celeſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les differentes parties de cette figure... Vois comme elle commence à ſe mouvoir... Elle ouvre les yeux... Le feu divin y brille... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vûe du Ciel, de la Terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure.

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette premiére Statuë, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait

ſatisfait de ſon ouvrage, & tache de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde Statuë, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vûe du Ciel & de la Terre les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la premiére; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſimpathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis?

Il anime une troiſiéme Statuë: c'eſt celle d'une femme; elle ne conſidére qu'un moment le Ciel & la verdure; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chûte

d'eau au bord de la coulisse. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à sa vûe, elle lui fait d'innocentes caresses. L'autre, qui est resté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes caresses qu'au premier; la jalousie naît entre eux; la coquetterie de la femme l'augmente; ils deviennent furieux, & se menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, poursuit l'autre hors de la vûe du spectateur, la femme continue de se mirer; ils reparoissent avec des Massues; elle tâche de les adoucir. Après différents mouvemens qui peignent également l'amour, la jalousie, la coquetterie, & la fureur, ils sortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Est-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les

autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ?

PROMETHÉE.

Mes enfans ? Ah je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de satisfaction ?

PROMETHÉE.

Les autres ? Quoi tu me crois assez fou pour animer le reste de ces Statues ?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMETHÉE.

Eh ne plaisante point, lorsque tu me vois dans l'embarras ; je crains que Jupiter, justement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je suis ton ami, & je vais te le prouver par un bon conseil. Pour te mettre à l'abri de sa colere, il faut tacher d'interesser les Déesses & quelques-uns des Dieux à la sotise que tu viens de faire.

PROMETHÉE.

Eh comment veux-tu que je les y intereſſe ?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter, en lançant ſes foudres, eût détruit tout ce qui reſpiroit ſur la terre, tu ſçais qu'il n'y avoit pas une Déeſſe qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroiſſoit aimer à la folie, qu'elle careſſoit ſans ceſſe, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux ſi chéris ne ſont plus ; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déeſſes que tu as voulu les en dédommager, en leur conſacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHÉE.

Ton idée me plaît aſſez, & pourroit, je crois, réuſſir.

MERCURE.

Je te reponds du ſuccès : je dois con-

noître la Cour celeste & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curiosité, la nouveauté, les gouts de caprice, & les fantaisies de mode : fournis-moi seulement des humains bien ridicules, & ne t'embarasse pas, je leur promets des Protecteurs. Voyons, examinons, choisissons parmi ces Statues ; je devinerai aisement à la phisionomie, & sans craindre de me tromper, quel sera le caractére de chacune. Commençons par celle-ci qui est la plus proche & dont le corps est assez noblement malfait... Que dis-tu de cet air, de ces traits.

PROMETHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne sçais qu'en dire, tant ils me paroissent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me semble que j'y démêle tout à la fois de la présomption & de l'affabilité ; de la bassesse & de la hauteur ; de l'orgueil & de la sou-

plesse ; un sourire perfide à travers un accueil caressant... Faudra-t-il l'animer ?

MERCURE.

Sans doute, & la consacrer à Janus à deux visages.

PROMETHÉE.

J'entends, ce sera un homme de cour.

Il s'aproche d'une autre Statue.

Voilà une assez jolie tête ?

MERCURE.

Je t'assure que ce n'en sera pas une bonne. Il faudra présenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien assez genti, qui aura du babil, & qui sera très-propre à la toilette des femmes, soit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajustemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMETHÉE.

A qui le destines-tu ?

MERCURE.

Sa taille mince & flutée, sa tête

qu'il tient si droite, ses longs cheveux & un certain petit air précieux, semillant & minaudier, me décident... à Themis, ce sera un de ses jeunes éleves.

Examinant une troisiéme Statue.

Oh, regarde cette figure !

PROMETHÉE.

Elle n'est pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large visage, ces sourcils épais, cet air brusque & trivial, cette taille courte, ces grosses jambes & ces petits bras... Le beau présent à faire !

PROMETHÉE.

A qui ?

MERCURE.

A Plutus.

PROMETHÉE.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains que la flamme céleste n'ait de la peine à pénétrer dans cette masse-là.

MERCURE.

Qu'importe : il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Promethée anime ces trois Statues ; l'homme de cour danse d'un air fastueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus, qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse ; il se débarasse d'eux d'un air brusque ; ils le suivent, & tous les trois sortent de dessus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrième Statue qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moresque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette Figure au teint le plus rembruni ?

PROMETHÉE.

Ma foi, je ne sçais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les

phisionomies, & sur la fin de l'ouvrage j'avois la tête si fatiguée...

MERCURE.

Anime-la : je crois qu'elle nous divertira.

Promethée la touche de son flambeau ; c'est la Folie qui s'élance aussi-tôt en dansant avec un tambour de basque.

MERCURE.

Je n'y connois rien ; rendons-nous visibles ; la flamme celeste, & surtout communiquée par des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah !.. dites-moi, je vous prie, qui suis-je, qu'étois-je & qui êtes-vous ?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces Statues ; tu es un homme à présent ; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie...

LA FOLIE.

Je vous suis bien obligé. Aparemment que vous allez aussi la donner à toutes ces autres Figures ?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaisante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je serai seul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE

Eh, que ferai-je seul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la nature.

LA FOLIE.

Admirer . . . toûjours admirer . . . j'aimerois mieux rire.

PROMETHÉE.

Eh bien tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me semble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être

pas triſtes... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bien-tôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpéce ont le cœur ſi méchant qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres ; ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuirai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois.

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien insolent de vouloir raisonner ?

LA FOLIE.

Je suis comme vous m'avez fait.

PROMETHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raisonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien, sans raisonner, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût aussi méchant que vous le dites ?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de soi-même, & cela n'est pas possible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de soi-même doit rendre honnêtes gens ?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injus-

tes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux...

LA FOLIE.

Orgueilleux ! eh de quoi entre animaux de même eſpece ?

MERCURE.

Oh de quoi ? ma Statue, diroit l'un, a'été animée des premiéres ; la mienne, diroit un autre, eſt d'une terre rare & choiſie...

LA FOLIE.

Parlez vous ſérieuſement ?

MERCURE.

Trés-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fait.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire ! Tenez, je ne ſçais ſi c'eſt une opération de votre divine préſence, mais je ſens que tout à coup mes idées ſe développent au point de me faire imaginer un

moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh quel est ce moyen?

LA FOLIE.

Je les assemblerai de temps en temps dans quelqu'endroit, & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu esperes t'en faire aimer en te mocquant d'eux?

LA FOLIE.

Sans doute: leur malignité sera flattée, amusée de mes portraits; chacun les appliquera à ses voisins, & l'amour propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoisse.

PROMETHÉE.

Mercure, voilà un raisonneur... Je commence à soupçonner...

Ils l'examinent de plus près; elle ôte son masque & leur rit au nez.

Ah!.. Eh c'est la Folie!

LA FOLIE.

Elle même.

PROMETHÉE.

Pourquoi ce déguisement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me mocquer de toi & me divertir un moment avant que de t'aprendre ce qui vient de se passer dans l'Olimpe.

PROMETHÉE.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la générosité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'usage, comme tu sçais, à la Cour céleste, de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrace, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Promethée, ai-je dit, a-t'il animé ces Statues dans le dessein de nous offenser ? Non, il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déesse de la Sagesse,

qui avoit imaginé ces nouveaux Etres pour avoir le plaisir de les gouverner. Si leur existence est un mal, c'est donc à elle seule qu'il faut s'en prendre, & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce sera moi qui les gouvernerai. Voilà mon discours : Jupiter m'a souri, & tout de suite a déclaré qu'il me donnoit dès-à présent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde sublunaire. (*à Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu assez bête pour ne pas sentir toute la sagesse de ce décret ? Songe donc que si Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inspiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant pas besoin les uns des autres, chacun seroit demeuré enseveli dans un stérile repos, & que par conséquent l'univers ne se seroit point

embelli ; au lieu que leur amour propre, guidé, echauffé par mon genie, rendra toutes leurs paſſions vives & agiſſantes ; l'ambitieux dépouillera ſon voiſin, & ſera dépouillé par un autre ; il faudra des loix, des honneurs, des emplois ; il y aura des riches, des pauvres ; l'induſtrie naîtra de l'indigence & ſera la mere des arts, des ſciences, du commerce ; on bâtira des villes, de ſuperbes palais ; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux...

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raiſon.

PROMETHÉE.

Je le crois auſſi, & je ne ſerois plus ſi fâché contre mon ouvrage, ſi j'étois ſûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh ne crains rien. Tous les Dieux ne ſont-ils pas intéreſſés à parler en ta faveur ? Venus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mer-

cure. L'heureux évenement pour lui !
Parmi les mortelles, il y en aura sans doute de jolies, il a l'esprit souple, adroit, insinuant ; Jupiter le députera...

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah, mon ami, je te vois dans peu de tems plus en credit, plus brillant à la Cour céleste, que ceux même qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie. (*A Promethée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olimpe. *Ils partent.*

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces Statues, réfléchissons un peu. Il est de mon honneur, & de celui de mon sexe, que

les hommes soient subordonnés aux femmes ; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelque moyen... Je pense... oui... fort bien... à merveilles, & je m'admire ! Jupiter tient quelquefois conseil, pendant trois heures, avec toutes les grosses têtes de l'Olimpe, sans pouvoir prendre un parti : moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux sexes seront également satisfaits. Hommes, naissés, & que votre premier hommage à la Folie soit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien superieurs aux femmes. Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puissance. Mes cheres compagnes, naissez pour paroître soumises, mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la société. Je vois le guerrier vous consacrer ses tro-

phées ; le Financier aporter à vos pieds ſes tréſors, & le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs & ſerez avec moi les divinités de la terre.

Elle ſecoue le flambeau ; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

L'A FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la nature ! Qu'ils ont l'air peſant, & groſſier ! Il faut eſperer que mon ſexe les polira & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les Femmes ſur une muſique plus douce & plus legere. Les Hommes dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vûe des femmes, courent à elles avec tout le feu des deſirs. Elles ſe deffendent de leurs careſſes & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoit à leurs

aîles ; le premier a le casque & la cuirasse ; le second la perruque quarrée & la robbe de magistrat ; le troisiéme est doré comme Plutus, & le quatriéme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'abbé sur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux. Ils reprochent ensuite aux hommes, par leurs gestes & leur danse pittoresque, leurs manieres vives & brusques, & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes, instruits par les amours, se mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec les guirlandes.

DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir;
L'empire de vos Souveraines
Est fondé sur les loix que dicte le plaisir:
Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air leger.

Le joug que l'on vous impose
Est si leger & si doux,
Que votre Vainqueur s'expose
A le partager avec vous.

Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *legere.*

Chantons, célébrons la Folie;
La gaieté vole sur ses pas,
La volupté naît dans ses bras,
Et le plaisir lui doit la vie.

Chantons, &c.

Chaque femme danse avec l'homme sur lequel elle a jetté les yeux, avec un air de dignité qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie,
La Folie en fait l'agrément :
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?



A jeune fillette, une mere
Deffend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmans ;
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile

J'essaye à faire un peu de tout.
Regardez-moi d'un œil propice
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?

❖

Pauvres maris que l'on offense.
Et dont on rit encore après :
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chansonne, qu'on vous fronde.
Ne vous mettez point en courroux :
Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?

❖

Content du cœur de ma Bergere,
Le mien ne desire plus rien :
Je l'adore, j'ai sçu lui plaire,
Je goûte le souverain bien.
Notre félicité se fonde
Jusqu'au trépas sur ce beau feu :
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.

❖

On

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons :
On me renvoye à ma poupée
Dès que je fais des questions :
Mais c'est à tort que l'on me gronde :
Si certain desir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux ;
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Messieurs, quand la Muse comique
A fait pour vous d'heureux efforts,
Votre goût satisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire est notre unique envie ;
Vous décidez de nos destins :
Sans ce doux concert de vos mains
Que deviendroit Thalie ?

FIN.

DEUCALION
ET
PIRRHA,
BALLET,

Représenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de Musique, le 30 Septembre 1755.

Les Paroles de Monsieur DE SAINT-FOIX.

La Musique de Messieurs GIRAUD, Ordinaire de la Musique du Roi, & Le BRETON.

LE ſujet de ma* Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me parut propre à être mis ſur la ſcene liryque. Je crois que l'idée du divertiſſement qui termine ce petit Poëme, eſt heureuſe. Il étoit aſſez difficile d'imaginer des perſonnages chantans, danſans, & analogues à l'action, lorſqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme ſur la terre. Un Poëte a dit,

L'audace a fait les Rois.

Il eſt plus flateur de penſer que c'eſt la reconnoiſſance.

---

* Elle eſt imprimée dans le premier volume.

ACTEURS

VÉNUS.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE VÉNUS.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la suite de l'*AMOUR, *transformés en Bergers.*



DEUCALION
ET
PIRRHA,
BALLET.

Le Théâtre représente les suites du Déluge qui dure encore : on entend le bruit sourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutissent les torrens : le nuage éclairé où VÉNUS *paroît avec les trois Graces, jette assez de lumière pour qu'on puisse appercevoir ces tristes*

objets à travers les ténébres. DEUCALION & PIRRHA qui ne se connoissent point & qui ne se sont pas encore vûs, viennent d'être transportés par une Puissance divine dans un des bocages sacrés du Mont-Parnasse : ils sont endormis au pied d'une Statue dont la figure & les traits ne laissent point distinguer si elle est d'un homme ou d'une femme.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, DEUCALION ET PIRRHA *endormis*.

VENUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la Terre :
Que le calme renaisse entre les Elémens :
Cessez Tonnerre :
Fiers Aquilons, ne troublez plus les Airs :

Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent prescrites
Par l'invisible accord des Loix de l'Univers.
Astre brillant de la Lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le Jour :
Recommencez votre immense carrière,
Vous allez éclairer les bienfaits de l'Amour.

La Symphonie annonce l'arrivée de la Discorde qui sort de dessous le Théâtre avec sa suite, le Désespoir, la Rage, la Jalousie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

Envain les Vents, la Foudre & l'Onde
Semblent obéir à ta voix :
Du Destin les suprêmes Loix
M'ont livré, comme à tói, le Monde.

VENUS.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne se sont point vûs : je vais semer entr'eux
Les Soupçons, la Crainte & la Haine,

VENUS.

Tous les deux vont du ciel apprendre les decrets,
Et je crains peu les noirs projets
Que forme ta rage inhumaine.

Chœur de la suite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

SCENE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE, *& sa Suite.*

SEMONS, semons entr'eux
Les soupçons, la crainte & la haine.

Danse de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits:
Ses funestes attraits

On fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ses traits :
Ses funestes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La Suite de la Discorde disparoît : elle reste seule, dans un coin de Théâtre, pour jouïr un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui semblent vouloir fuir chacun de leur côté.

PIRRHA.

Je frémis !..

DEUCALION.

Quel songe !..

UNE VOIX *qui sort d'une nue.*

Arrêtez :
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux ! que mes sens sont agités !

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera soudain à votre vûë :
Si vous n'obéissez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet arrêt du Destin remplira mon attente :
A des transports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion se regardent avec un plaisir mêlé de trouble & de crainte.

SCENE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

QUE de charmes !.. Grands Dieux, puis-je m'en garantir !
Quelle seroit votre injustice
De rendre dangereux ce qu'on ne sçauroit fuir !

PIRRHA.

Craignons qu'un songe affreux, hélas, ne s'accomplisse !

DEUCALION, *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Destin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon esprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés dn Ciel voulez-vous mettre ob-
stacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous vous intéressez sans doute à ce miracle,
J'en juge à votre empressement.

Un doux espoir flatte votre ame,
Vous croyez déja voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au devant de la flamme
Dont il va faire son bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes
Qu'aux plus vives allarmes
Il doit s'abandonner :
C'est un Epoux que l'on va vous donner . . .
Vous l'aimerez ? . .

PIRRHA.

Je sçaurois m'y contraindre,
Mon cœur eût-il désiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon destin seroit à plaindre ! . .
O Ciel ! Je lis déjà mon malheur dans vos yeux.
Sur cet objet vous les fixez sans cesse :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer :
Des regards si pleins de tendresse
Devroient seuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouse,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une Epouse. . .

PIRRHA, *tristement.*

Ah ! vous l'obtiendrez aisement,
Pirrha doit fuir l'amour, & Pirrha ne demande
Qu'à conserver un cœur indifférent.
Je vais cueiller des fleurs & faire la guirlande.



SCENE IV.

DEUCALION, *seul & regardant la Statue.*

Dans ce fatal instant quels vœux puis-je former !
Le voila ce rival que Pirrha me préfére !
C'est de ce vain objet que la cruelle espére
Qu'il va naître un Amant digne de l'enflâmer.
Détruisons l'espoir qui la flatte :
Demandons une épouse aux Dieux...
Hélas ! Elle seroit sans appas à mes yeux,
Et je sens dans mon cœur qu'en affligeant l'ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.

Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Est un destin plein de rigueur :
Faire couler ses pleurs & causer son malheur,
Est un tourment plus grand encore.



SCENE V. *& derniere.*

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A cet objet qui doit combler vos vœux ;
Cet inſtant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéiſſons aux Dieux,
Venez. . .

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux !

PIRRHA.

D'où naît le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie ?

DEUCALION.

Ah ! Je brûle pour vous de la plus vive ardeur.
Dès l'inſtant que je vous ai vuë,
Tous vos traits pour jamais ſe ſont peints dans mon cœur,
Et je cede au coup qui me tue.
Le marbre, hélas, va s'animer pour vous ;
Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes :
Il vivra ce rival pour le ſort le plus doux :
Je ne vivrai que pour verſer des larmes.

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heu-
reux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unit à vous d'une éternelle chaîne :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION

En vain le ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA

Si vous choiſiſſiez la plus tendre ;
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le
jour !
Ne tenez rien que de l'Amour ;
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION

Quoi, Pirrha, vous m'aimez ! .. quel diſcours
enchanteur ! ..
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon
hommage ! ..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux, par la vertu qui regnoit dans
mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde par son doux murmure
Semble nous dire, aimez, soyez heureux,
Votre bonheur embellit la nature.

PIRRHA.

Pourquoi les célestes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre respire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéissons, les châtimens sont prêts :
De cet ordre cruel comme vous je soupire :
Cet objet peut-il s'animer,
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer !

PIRRHA.

C'est moi seule qui dois me livrer aux allarmes :
Je vous verrai devenir inconstant.

DEUCALION.

Ah ! Rendez justice à vos charmes,
Vous la rendrez à votre amant.
N'hésitons plus, faisons ce que le ciel commande.

Ils approchent de la Statuë.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échape la guirlande
Mes pas sont chancelans. . .

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions si bien seuls !

PIRRHA.

Couronnons la Statuë ;
Mais détournons la vûe,
Et fuyons aussi-tôt qu'elle s'animera.

Ils posent la guirlande, & l'Amour qui paroît à la place de la Statuë, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux, voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *ensemble.*

Ah! c'est l'Amour...

L'AMOUR

C'est lui qui vous aprête
Les destins les plus doux:
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penser que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux,
Enseigne que l'on doit, par son obéissance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, secondez ma puissance:
Inventez mille amusemens,
Volez, volez sans cesse autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens,
Volons, volons sans cesse autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,
De la nature encor ne suivant que les loix,

Mais bientôt par reconnoiſſance
Se choiſiſſant des Rois.

La Suite de l'Amour ſe transforme en Bergers & en Bergeres; les uns ſont aſſis au milieu des bocages, & paroiſſent s'amuſer à différens jeux, tandis que les autres danſent au ſon des fluttes & des muſettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaiſance, forment un pas de deux.

UNE BERGERE *chante.*

Ainſi qu'un Zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour dans ce ſéjour aimable
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait ſentir ſa puiſſance
Qu'en nous comblant de ſes bienfaits;
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il regne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gemiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche; les Bergers & les Bergeres ſont effraiés; un des Bergers l'attaque & le tue; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un Trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux,
De ce vainqueur consacre le courage;
Que parmi nous il soit l'image
Du souverain des Dieux:
Célébrons sa victoire,
Que son nom & sa gloire
Volent jusques aux cieux

FIN.

LE DERVICHE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée le 15 Septembre 1755.

CETTE petite Piéce fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus philosophes qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi, on y peut mettre des hommes assez barbares pour arroser * les autels de leurs Dieux du sang de tout étranger qui aborde dans leur pays; une Prêtresse qui alloit égorger son frere & qui l'ayant reconnu, pour le sauver & s'enfuir avec lui, fait assassiner un Roi; on peut, dis-je, exposer sur la Scene Françoise ces ob-

* Iphigenie en Tauride, & autres Tragédies.

jets de ſang, de carnage & qu'on ne devroit préſenter qu'à une nation féroce, ou qu'on veut rendre telle, & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échapé d'un naufrage, & qui ſe trouvant le ſeul homme, dans une Iſle, avec ſix jeunes filles, ſe recueille dans la joie de ſon cœur, & ſe prépare à les épouſer tous les ſix ? Quelle bizarerie !

LE
DERVICHE,
COMEDIE.
EN UN ACTE.

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SELIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene est dans une Isle déserte.



LE DERVICHE, COMÉDIE.

Le fond du Théâtre représente la Mer qui est encore fort agitée ; l'Orchestre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroissent & disparoissent au milieu des flots, & qui sont enfin jettez par une vague sur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SELIM.

J'ai le corps tout brisé !

ACHMET.

Quelle horrible tempête ! . . (*à Osmin.)* Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute, je ris. Nous étions près de cinq cent dans le vaisseau ; n'est-il pas plaisant que trois coquins comme nous soient les seuls qui n'ayent pas péri ?

ACHMET.

Notre sort n'en sera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, si tu le crois, voilà la Mer ; qui t'empêche de te noyer ?

ACHMET.

Que tu plaisantes mal à propos ; sçavons-nous par qui cette Isle est habitée ?

OSMIN.

Que nous importe ?

ACHMET.

Que nous importe ?

OSMIN.

Oui, que nous importe ? Etions-nous dans notre patrie des personnages riches, considérables, accoutumez à la molesse & aux plaisirs ? Non ; notre destinée nous assujettissoit à des maîtres plus ou moins durs ; il me semble qu'il est assez égal de recevoir la bastonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais. . .

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on est obligé de servir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ses bras & ses jambes, tous les pays doivent être indifferens.

ACHMET.

Songe donc que cette Isle est peut-être habitée par des Antropophages.

OSMIN.

Qu'est-ce que des Antropophages ?

ACHMET.

Ce sont des hommes assez sauvages,

aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai courû le monde ; j'ai entendu dire partout que les gens de Juſtice & de Finance, les Grands Seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple ; ce n'eſt qu'à ces Antropophages là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous deffendrons

ACHMET.

Eh comment nous deffendre ? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort ?

SELIM *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher...

ACHMET *tout tremblant.*

Un homme ?

SELIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis ; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays, & ſur ce qu'il aura vû, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commiſſion, ſi je n'avois pas éprouvé en pluſieurs occaſions que lorſque la peur me ſaiſit, il ſe repand ſur mes yeux un nuage qui m'empêche de diſtinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Supoſe que je ſuis auſſi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'eſt moi qui dois aller à la découverte.

SELIM.

Nous te déférons cet honneur ; vas, mon ami, vas, tandis que nous tacherons de repousser la chaloupe à la Mer.

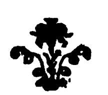
OSMIN.

Si je rencontre quelque Antropophage & qu'il m'attaque, il sera, je crois, inutile que je vous apelle à mon secours ?

ACHMET *fierement.*

Le danger d'un camarade qui s'expose pour nous, nous donnera du courage : apelle, mon ami, apelle. (*Bas à Selim.*) Ce sera un signal pour nous jetter vite dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.



SCENE II.

OSMIN *seul.*

J'AI presqu'autant de peur que ces deux marauts là, & je ne parois plus hardi que parce que je suis persuadé que cette Isle n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tachons d'arriver à cet arbre; il est très-élevé, bien touffu; je monterai jusqu'au haut d'où j'observerai... je crois que j'entends marcher ... je frissonne ... il faut que l'homme se connoisse bien mechant pour craindre de rencontrer son semblable ! ... on vient ... j'apperçois.... fuirai-je ... je me rassure un peu, c'est une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

QUE vois-je !.. ô ciel ! seroit-il possible !.. un homme !..

OSMIN *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Musulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh très Musulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'est-ce point une illusion !

OSMIN.

Non, Madame, non ; mais il sembleroit à votre surprise que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?..

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un ſeul dans cette Iſle.

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh, je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraiche & encore aſſez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'eſt aparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non : mon mari étoit marchand d'eſclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs : ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand Viſir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées : malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquêtes : leurs agaceries attiroient ſans ceſſe dans notre chambre

tous les Officiers du vaiſſeau où nous nous étions embarqués pour retourner à Conſtantinople : un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti, & l'on nous abandonna tous les trois dans cette Iſle déſerte.

OSMIN.

Tandis que ce traitre de Capitaine continua de voguer avec les belles eſclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque temps, ſuccomba bientôt à l'horreur de notre ſituation : ma mort eut ſuivi de près la ſienne ſans les ſoins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche ?

FATIME.

Il avoit plus de quatre vingt ans.

OSMIN.

Quatre vingt ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aifée à confoler.

FATIME.

Nous perdimes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'apellez vous vos petites compagnes ?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'efclaves qui fçait fon négoce, en achette quelques unes qui n'ont encore que cinq ou fix ans ; elles ne font pas cheres à cet âge là, attendu les rifques qu'il y a à courir fur leur beauté. . .

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien ?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté six ; le perfide Capitaine pensa sans doute qu'elles ne pourroient servir qu'à l'embaraffer ; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles sont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à présent seize ans.

OSMIN *avec les transports de la joie la plus vive.*

O grand Mahomet, je me prosterne devant toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance sur ton serviteur... Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette Isle est très bon ; les fruits y sont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruisseaux, &. des grotes char-

mantes. Nous habitons une de ces grotes à cent pas d'ici dans le vallon au-dessous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles se servent avec beaucoup d'adresse ; elles sont à présent à la chasse, mais je les aurai bientôt rassemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Musulman que je suis, tandis que le Prophete me comble de ses graces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin ! permettez moi de m'acquiter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez-moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

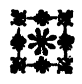
FATIME.

Je vous laisse & vais donc vous attendre. Quelle sera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

OSMIN *seul.*

J'AI imaginé fort à propos un prétexte pour l'éloigner ; j'aperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Antropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus ... ils avancent ... ils s'arrêtent ... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarassons nous vîte de ces deux marauts.



SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

OSMIN *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH, mes amis, je suis saisi d'épouvante & d'horreur !

ACHMET.

Qu'as-tu donc vû ?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre ... les habitans de cette Isle sont rassemblés dans la plaine au-dessous de cette colline ... leur taille est énorme ... ils sont nuds ... ils ont la peau rougeatre, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche si large qu'elle seule fait trembler.

J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare ; ils faisoient des bonds, des sauts, & heurloient de temps en temps tous à la fois. J'ai distingué au milieu d'eux trois blancs, & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote : vous sçavez qu'ils avoient sauté dans la chaloupe, voyant le vaisseau prêt à périr ; aparemment que la tempête les a jettés sur cette funeste côte... hélas, quel spectacle affreux !..

ACHMET.

Ces execrables insulaires les ont mangé ?

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux ; le troisiéme étoit destiné pour servir de victime & de pature à l'horrible Divinité qu'ils adorent ; il avoit sur la tête une couronne de fleurs ; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne d'où j'ai vû sortir un serpent monstrueux qui l'a dévoré.

SELIM.

Tu me fais frémir ! . .

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines ! . .

SELIM.

Fuyons vite. . .

ACHMET.

Jettons nous promptement dans la chaloupe. . .

OSMIN.

Arrêtez un inſtant ; écoutez moi, mes amis. Un de ces Sauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gateaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché ; il s'eſt endormi ; aprochons nous doucement & tachons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O ciel, s'il s'éveilloit !

OSMIN.

Il faut eſperer qu'il ne s'éveillera

pas ; songez que nous n'avons ni vivres ni provisions.

ACHMET.

Il est vrai, mais j'aime mieux mille fois courir le risque de mourir de faim, que de m'exposer à être mangé par un serpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronnerie ne raisonne point. Allons, je veux bien encore m'exposer seul ; je n'exige pas même que vous restiez ici ; je vous demande seulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe assez proche du rivage pour que je puisse vîte m'y jetter en cas que je sois poursuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'atendre longtemps ?

OSMIN.

Au bout d'un demi quart d'heure, si vous ne me voyez pas revenir, ce

ſera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vite.

SELIM.

Ton air riant & ton intrepidité m'étonnent ?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez ; nous n'avons point de temps à perdre ; embraſſez moi ; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils l'embraſſent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN *ſeul.*

M'EN voilà délivré ; je ſuis ſûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi quart d'heure. Conſiderons à préſent tout à notre aiſe notre

heureuſe & brillante deſtinée ; cette Iſle eſt à moi ; je puis me flater d'y regner un jour ſur une poſterité qui, je crois, ſera nombreuſe ; je ſerai le fondateur d'une Monarchie : barbares conquerans, qui détruiſez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le ſang de vos ſujets, c'eſt en donnant la vie aux miens, c'eſt en me promenant ſur des gazons fleuris avec ſix jeunes filles, c'eſt en me repoſant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire ; on pourra m'apeller à juſte titre le pere de mon peuple ; je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingt, par un calcul exact & digne d'un bon Muſulman, je pourrai voir monter le nombre de mes deſcendans juſqu'à douze cent cinquante-cinq, tant males que femelles.

SCENE

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chasse ; je leur ai annoncé la compagnie que le ciel leur envoye ; elles ont absolument voulu venir au-devant de vous ; il leur sembloit qu'elles ne vous verroient jamais assez tôt ; mais, quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles se sont arrêtées : les voyez-vous se montrer & se cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour à tour.

A la premiere.

Pourquoi vous cachiez vous?

LA PREMIERE.

Je ne ſçais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſſe?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſiéme.

Vous êtes toute émue!

LA TROISIÉME.

Il eſt vrai.

A la quatriéme.

Il ſemble que vous ne vouliez pas me regarder?

LA QUATRIÉME.

C'eſt que vos regards m'embaraſſent.

A la cinquiéme.

La jolie taille!

LA CINQUIÉME.

Oh, point du tout.

LA SIXIÉME, *à qui il veut baiser la main.*

Laissez, laissez donc.

FATIME.

Dans la premiere surprise & le trouble où elles sont, vous ne pouvez gueres vous atendre à d'autres réponses.

OSMIN.

Je suis moi-même si troublé, si enchanté que je ne sçais que leur dire; je voudrois leur parler à toutes à la fois.... Non, le Serail de notre auguste Sultan ne renferme pas tant de charmes!

FATIME.

Je leur ai appris à faire des especes de flutes avec des roseaux, & de petits tambourins avec l'ecorce des arbres; allons, mes petites compagnes, par vos danses & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Musulman.

Quatre dansent, tandis que les deux autres, adossées aux arbres qui sont au bord de la

coulisse, paroissent jouer de la flute & du tambourin.

Eh bien, qu'en dites vous ?

OSMIN.

Je me crois transporté dans le paradis du Prophete!..

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

C'Est dans son enfer qu'il te transportera, scélerat.

SELIM.

Indigne fourbe !.

OSMIN.

Ah, vous voilà, mes amis ? Je vous croyois en pleine Mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la

peau rougeâtre, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, la bouche si large & de si grandes dents qu'elles seules font trembler... Ah, coquin !

SELIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'est que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer; je lui ai communiqué mes soupçons; nous nous sommes cachez derriere ce Rocher; nous avons tout vû, tout entendu.

ACHMET.

Selim, il faut lier, attacher ce maraut là à cet arbre, nous asseoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & consommer à sa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SELIM.

La vengeance seroit douce & plaisante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, ſans nous échauffer ; de quoi vous plaignez-vous ?

ACHMET.

Tu le demandes impudent, après tous tes menſonges, après avoir voulu nous envoyer périr de miſere en mer ?

OSMIN.

Ne me ſuis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette Iſle où vous n'oſiez avancer ? Elle pouvoit être habitée par des Sauvages qui m'auroient maſſacré ; elle eſt donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois ; c'eſt mon Royaume, c'eſt ma conquête dont j'ai crû devoir vous éloigner...

ACHMET, *prenant un baton.*

Ah, vous êtes un Souverain ? Votre Majeſté voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chaſſer tout à l'heure de vos Etats.

SELIM, *l'arretant.*

Ma foi, mon ami, écoute, sa fourberie ne lui a pas réussi ; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner ?

SELIM.

Tien, si nous avions été à sa place, peut-être aurions nous fait comme lui ; la possession de six jeunes filles est bien tentante ! pardonnons lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroit que tu es clement.

SELIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vûs, a fait fuir ; amenons les ici, & soyons assez généreux pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, puiſqu'il le veut, je conſens à te pardonner; mais, par la mort, ſi tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur.

FATIME.

Il me ſemble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les choſes ſe paſſeroient ſi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuſe que je me flatois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage?

OSMIN.

Eh non, Madame, non; toutes les ſix m'ont paru charmantes; toutes les ſix m'ont également plû; j'ai compté ſur toutes les ſix, & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout à la fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Dumoins, ſi ces deux marauts là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpece de conſolation, & encore... Non, Madame, non, je connois mon cœur, il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut absolument que je les aye toutes les six, & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh comment les aurez vous ? par quel moyen ? pouvez vous esperer que vos camarades vous les cederont ?

OSMIN.

Oh, j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cedoit pas...

(Apercevant une robe au pied d'un arbre.)

Qu'est-ce que ce vêtement ?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont aporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé... dequoi riez vous ?

OSMIN.

De l'expedient, de l'idée qui me vient ... mais, voici mes deux rivaux ; chut, Madame, soyons amis, & si vous me devinez, ne me trahissez pas.

SCENE DERNIERE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SELIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, aprochez, charmant petit troupeau.

SELIM.

Plus je les regarde, plus je sens que mon cœur seroit dans l'embarras, s'il falloit choisir entr'elles.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, tirons au sort.

OSMIN, *d'un ton hipocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouſes ; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout à coup deſcillés à la vue de cette robbe que notre grand Prophete a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas ; elle apartenoit à un ſolitaire qui dans cette Iſle paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'aparoiſſoit ; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée ; qu'il me diſoit, malheureux, notre grand Prophete t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir, & dans l'inſtant même ton

cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & periſſables ; tu as medité une indigne trahiſon contre tes deux camarades ; repens toi ; tache de fléchir le couroux du Prophete ; ſois ici mon ſucceſſeur ; je te laiſſe mon manteau.

(*Il ſe vêtit de la robbe.*)

Mes amis ; je me fais Derviche.

(*Aux jeunes filles.*)

Tendres colombes, lorſque quelque inquietude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils ; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame, & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

(*Il s'en va.*)

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres épouses, chantons, dansons, rejouissons nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un Turc ne renonce gueres à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres.

FIN.

LE
FINANCIER,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être aprêtée, le ſtile le plus ſimple avec de la vivacité dans le dialogue, & ſurtout tant de naturel dans les caractères & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piéce eſt un peu courte; mais les Scenes ſont-elles tronquées,

mal filées ? L'action n'est-elle pas aussi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne disent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire, & ce qu'ils diroient de plus, ne seroit-il pas superflu & de pur remplissage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival Supposé*, les redonnerent avec cette Comédie nouvelle ; ces trois Piéces, dans trois genres differents, precedées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très aplaudi ; ensuite on les donna séparement, c'est-à dire, chacune après une Tragédie ; il m'a semblé qu'elles avoient eu le même succès.



LE
FINANCIER,
COMEDIE.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

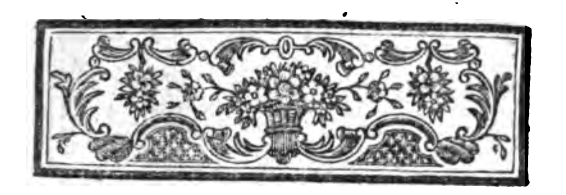
LE CHEVALIER.

GERONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE FINANCIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.



ON très cher Chevalier, je ne te comprends pas ; Alcimon est un riche financier ; il a acheté, depuis cinq ou six mois, ce magnifique Château ; il compte y

venir souvent ; il paroit aimer la dépense, les plaisirs ; tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici ; elle ne te raporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente ; pourquoi te brouiller avec cet homme opulent ? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer son voisinage ?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne me parles pas de lui ; il m'a indigné.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On raccommode le grand chemin au bout de son avenue ; hier matin, l'essieu de votre chaize y rompit ; aussitôt il court, il s'empresse ; il vous demande vingt fois si vous n'êtes point blessé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il

se félicite ensuite de ce léger accident qui lui procure le plaisir de vous recevoir chez lui...

LE MARQUIS.

Eh bien ? Aparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politesses ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au soir, à la nuit, un carosse de voiture verse au même endroit où l'essieu de votre chaize avoit rompu le matin ; on vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard si foulé, si incommodé de sa chute, qu'à chaque instant il perd connoissance : quelle espece d'homme est-ce, demanda-t-il ? Vous sçavez que je lui répondis qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir quelle espece d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHEVALIER.

Eh, mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un caroſſe de voiture, n'étoit aparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter ? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame ; il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre ; mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal : s'intereſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine aparence ?

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui ; car enfin vous connoiſſoit-il ?

LE MARQUIS.

Non ; nous ne nous étions jamais vûs ;

vûs ; mais quand ma chaize rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous, il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde, tandis que faute d'un leger ſecours, il alloit laiſſer perir un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit Marchand ? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame ? vit-on avec l'ame des gens ? un homme eſt en place ; un autre tient une bonne maiſon ; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, si l'on pensoit ainsi dans le monde, le cercle de chaque société deviendroit diablement étroit... Mais, qu'est-ce que cette jolie personne ? Elle ne s'étoit point encore montrée ; Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là.

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très faux ; il ne l'a pas même vue ; c'est la fille de ce vieillard qui versa hier au soir si malheureusement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pere.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai envoyé ce matin sçavoir de ses nouvelles; on m'a dit qu'il avoit assez bien passé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'osois l'esperer. Mais, Monsieur, on vient de m'aprendre que ce Château apartient à Monsieur Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas, Monsieur, c'est-à-lui que nous avons affaire; nous venons d'une province éloignée; nous allions le chercher à Paris; nous n'en sommes point connûs; si vous vouliez nous présenter.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je serois charmé de vous obliger, mais j'ai trop de repugnance à paroître lui demander la moindre chose.

HENRIETTE.

Eh, Monsieur, ne nous refusez pas. Voilà notre mémoire. Lisez-le, de grace, lisez le, Monsieur; vous verrez par les attestations qui y sont jointes, que mon pere est incapable d'en imposer sur ses malheurs, & qu'il mérite qu'on y soit sensible.

LE CHEVALIER, *après avoir lû.*

Je vois, Mademoiselle, qu'en effet il a essuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il se trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province; que des voleurs sont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas supporter cette perte, quelque considerable qu'elle soit pour nous; mon pere prie seulement Monsieur Alcimon de ne le pas poursuivre, de ne

lui point ôter son emploi, & de lui donner du temps. Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere!

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très fortement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas! il y a long-

temps qu'il n'a eu un inſtant de joie & de contentement.

LE MARQUIS.

Comptez ſur moi, Mademoiſelle.

(*Le Chevalier & Henriette ſortent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CETTE fille eſt jolie, mais très jolie! ſon air de douceur & d'innocence m'a d'abord frapé. Une pareille ſupliante aux pieds d'un financier, ſeroit une proie que certainement il ne laiſſeroit pas échaper; gardons la pour nous; je veux qu'avant huit jours, quand elle paroitra aux promenades & aux ſpectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaize est raccommodée.

LE MARQUIS.

Écoute ; il y a une poste dans le prochain village ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vas y promptement, & tache d'y trouver une chaize à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui ?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu ? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

..Je rêve... oh, ma foi, je soupçonne... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui... je parierois que c'est pour elle... vous souriez? J'ai deviné. Parbleu, Monsieur, cette affaire a été bientôt conclue! ah, que la phisionomie des filles est trompeuse! elle a l'air si réservé, si timide, si modeste! mais, Monsieur, vous n'entrerez pas sans doute avec elle dans Paris, & aparemment que c'est moi qui l'emmenerai dans la chaize à deux.

LE MARQUIS.

Maraut!.. Elle y sera avec son pere.

FRONTIN.

Elle disoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue, & j'espere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit, mais il ne s'apelloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou six mois, cette terre & ce Château, aparemment qu'il en a pris le nom qui valoit mieux que le sien.

FRONTIN.

Morbleu, Monsieur, cela crie vangeance ; le luxe & les richesses ont confondu tous les Etats ; on ne connoit plus les gens ni à leurs noms ni à leurs habits ; je vois tous les jours des fils de marchands. . .

LE MARQUIS.

Eh, faquin, au lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis, & tache de revenir promptement.

FRONTIN.

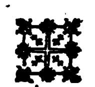
J'y vais, Monsieur, j'y vais; ne vous fachez pas.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde est philosophe, & jusqu'aux valets moralisent . . . mais, voici Mons Alcimon; il m'a fait bien des politesses & fort bonne chere; je veux m'amuser un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voyent pas avant que je me sois arangé avec la petite personne.



SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en ſuis comblé ; ma chaize eſt raccommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flateroit davantage ; mais on ne peut gueres eſperer de vous poſſeder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures...

LE MARQUIS.

Mon très cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans ; j'en ai vingt-ſix ; j'ai aſſez vêcu pour nos he-

roines de la Cour & de la ville ; il eſt temps que je vive pour moi ; j'affichois le plaiſir, ſans le gouter ; je veux déſormais le gouter, ſans l'afficher ; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante ; cela eſt tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'eſt pas plus belle ; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples ; je l'ai détournée lorſquelle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance...

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confreres ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur, & la façon brusque avec laquelle hier, pendant le souper, il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité, il est trop caustique !

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, sans en être vû.*

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit, de la politesse, un très bon ton : oui, m'a-t'il répondu, pour un Financier, il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue, & que vous fites transporter ici, est un de vos commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vû; cela peut être; qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris; il prétend que des voleurs sont entrés de nuit dans sa maison, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse; il espere que vous voudrez bien ne lui pas faire suporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh, qui la suportera donc? Moi?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son placet.

ALCIMON.

Quoi, Monsieur, vous voudriez que je payasse...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien; je ne connois point cet homme; peut être a-t-il été véritablement volé; peut-être s'est-il volé lui-même; que sçais-je? Je vous dis

seulement que je me suis chargé de son mémoire.

ALCIMON.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de suite connoissance avec la fille de cet homme, & seroit bien aise qu'elle lui eut obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne sera pas à mes dépens. Vous pouvez l'assurer que si je suis un fat, du moins je ne suis pas un sot. Je vais me renfermer dans mon cabinet; s'il demande à me parler, mes gens lui diront sechement que je n'y suis pas; j'espere qu'il sentira que son humeur contrariante, son air & ses façons brusques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez raison; ne paroissez point; ne vous exposez pas à quel-

que scene désagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu ; dès que vous serez de retour à Paris, je me flate que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous avec bien de l'empressement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'est caché tandis qu'ils sortoient, reparoit.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel execrable homme ! se faire un jeu des peines & de l'espoir d'un malheureux ; se charger de le recommander, & le trahir ! oh, cette action ne restera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune personne ; cachons nous encore, & écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUoi, Monsieur, vous n'avez pû rien obtenir de Monsieur Alcimon?

LE MARQUIS.

Rien du tout, & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en prison?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de Finance sont si durs!.. Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon pere! mon pere! malheureuse, que ne suis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce seroit bien domage, Mademoiselle. Faites treve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naissance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'est pas assez impitoyable, assez peu sensible, pour ne pas entrer dans vos peines : l'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon que je me charge de ce qui lui est dû ; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere ; j'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues ; il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur ! ô le plus genereux des hommes !..

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites vous donc?..

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les sentimens...

LE MARQUIS.

Eh, Mademoiselle, est-il rien de si naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penser que notre superflu aide des infortunés? & quels infortunés? Une jeune personne charmante! quel plaisir d'essuyer tout-à-coup ses larmes & de soulager son cœur devoré d'amertume! Or, dites-moi, ce cœur est-il libre? Ne s'est-il point encore donné?

HENRIETTE.

Monsieur, je ne suis point mariée.

LE MARQUIS.

Je sçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande si parmi tant d'amans qui s'empressoient sans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas, Monsieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obscurité, personne ne pensoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi, je pourrai me flatter d'être le premier qui vous aurai fait sentir les douceurs d'un tendre engagement!

HENRIETTE.

Quelles pouroient être, Monsieur, les suites de cet engagement? Ma naissance est trop inégale à la votre...

LE MARQUIS.

Eh que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naissance? empêche-t-elle que vous ne soyez très-jolie; qu'étant très jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puissions faire la felicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous soyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maison

d'un vieux commandeur, mon oncle; elle est dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit Temple par les dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité; c'est-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profusion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune est bien affreuse, quand elle nous expose à des affronts!

(Elle sort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

ELLE s'en va ? Ma foi, tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de poursuivre l'attaque ; il faut que je sois ce soir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courouſſé ? Que t-est-t-il arrivé ? A qui en veux tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc? Qûes-ce? quelle raiſon...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*)

Oh, parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(Ils ſe battent; l'épée du Marquis tombe.)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas longtems. Vous

m'aviez promis de vous intéresser pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promesse, vous n'avez parlé à Alcimon que pour le prevenir contr'eux. Eh pourquoi avez vous commis cette noirceur ? Parce que cette fille vous a paru jolie ; parce que vous l'avez regardée comme une proye qui s'offroit à vos désirs. Son air annonçoit l'honnêteté de son ame ; mais quelle ame, avez vous dit en vous même, ne se laisse pas flétrir par l'amertume ? Achevons de l'accabler, de la déchirer ; otons à cette infortunée tout espoir, toute ressource ; montrons lui son pere prêt à être traîné dans une prison ; profitons, servons nous de sa misere pour triompher de sa vertu. Votre action est aussi lâche que celle d'un infame ravisseur qui, le poignard sur la gorge, auroit tenté de la deshonorer. J'ai dit ; reprenez votre épée.

SCENE

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramassant son épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & se mettant entr'eux.*

EH, Messieurs... Quoi donc... Arrêtez...Quel sujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh, je ne suis point animé; vous le voyez; c'est Monsieur qui trouve mauvais qu'on fasse des propositions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monsieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel esclandre ! Eh pour qui? Pour une petite....

LE CHEVALIER.

Monsieur, elle mérite par sa vertu qu'on la respecte.

ALCIMON.

Par sa vertu ? Eh, que diable, si elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ; pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Scachez, Monsieur, que la jalousie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux...

ALCIMON.

Oh, ma foi, avec vos gens malheureux... Il semble que vous preniez plaisir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas assez riche pour pouvoir me procurer ce plaisir ; mais il faudroit être barbare pour ne pas tâcher de soulager ceux que le hazard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh, Monsieur, croyez moi, la plupart ne sont tombez dans l'infortune que par leur mauvaise conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuse ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &c...

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voïci la fille de ce vieillard, écoutez la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'atend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, feroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiselle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monſieur, nous ſommes d'une province éloignée. Mon pere jouiſſoit de cinq ou ſix mille livres de rente, en faiſant valoir lui-même ſon bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laiſſé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que ſix. Mon frere vint à Paris, s'introduiſit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un ſon de voix intéreſſant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ſes protecteurs offroient de l'aſſocier à une affaire très lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds; mon pere qui l'aimoit tendrement, ſe laiſſa perſuader de vendre tout ſon bien & de venir à Paris. Il aporta environ cent mille francs à mon frere qui en effet

s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million ; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant ; un homme puissant à la Cour & qu'il avoit offensé par un refus... Vous me regardez, Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez vous de ce que je vous dis ; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prevenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués, & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême,

oui, Monsieur, dans la plus extrême misere. Il revint en province; je sortis du couvent où j'avois été élevée; je me défis d'une partie de mes habits, & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit bureau vint à vaquer; une personne de considération vous écrivit en notre faveur....

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle? De quelle ville? De quelle province?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou: c'est notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui

à qui vous avez ſuccedé ; il accorda l'emploi ; Mademoiſelle & ſon pere commençoient à être un peu plus à leur aiſe, & oublioient preſque leurs malheurs, lorſque des voleurs entrerent de nuit dans leur maiſon, & emporterent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce Pere infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre ! le faire traîner en priſon ! ah ! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? Vos larmes coulent ? Ne tâchez point de me les cacher ; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GERONTE.

LE CHEVALIER, *à Geronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'ose avancer.*

APROCHEZ, aprochez, vous dis-je, & ne craignez rien ; Monsieur est instruit & très touché de vos disgraces.

GERONTE, *se jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monsieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec transport.*

A mes genoux ! mon pere !

GERONTE.

C'est vous, mon fils ! vous êtes dans l'opulence & moi dans la misere !

ALCIMON.

Je suis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puissant qui m'avoit persécuté, se trouvant cinq ou six mois après au lit de la mort, me rendit justice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris ; on me rendit ma place & mes biens ; je vous demandai à mes indignes amis ; honteux sans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ ; qu'ils n'avoient pû sçavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez succombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embrasse moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs ; je te retrouve, tu es heureux ; embrasse moi, embrasse ta sœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embrassé son pere & sa sœur.*

Que ne vous dois-je point, Monsieur ! Permettez moi de vous offrir sa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuserai point de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiselle à un mariage qui seroit peut-être contre son inclination.

GERONTE.

Ah, Monsieur, je vous ai dit quelles étoient ses attentions, ses soins, sa tendresse, & tout ce qu'elle faisoit pour un pere accablé par l'âge & l'infortune ; je ne doute point que la sympathie n'ait déjà lié deux cœurs aussi vertueux que le vôtre & le sien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de sa fille, & les met l'une dans l'autre.)

FIN.

DANS quelques réflexions sur cette petite Comédie, Mercure de France, Septembre 1761, pag. 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plûpart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit; que son peu de compassion pour les malheureux, n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice en quelque sorte de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête-homme, & qu'ainsi la nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoit son pere. Cette observation repond à la critique d'un Journaliste, qui, dans un extrait très-infidelle à tous égards, dit que tout-à-coup, au denouement, je fais de mon Financier un très-honnête-homme; après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très oposé. S'il y a quelque merite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caracteres.*

EXTRAITS

DE QUELQUES

COMÉDIES.

EXTRAIT DE PANDORE.

J'ÉTOIS très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations, & fut toujours assez applaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene est dans un Sallon de l'apartement de Vénus, dans l'Isle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Promethée & Epimethée.

PROMETHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette Isle de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te surprens encore dans son apartement. . .

EPIMETHÉE.

Moi, amoureux de Vénus ? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMETHÉE.

Eh, que t'ont-ils fait ?

EPIMETHÉE.

Ils m'ennuyent.

PROMETHÉE.

Ma foi, ils m'ennuyent bien aussi !

EPIMETHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMETHÉE.

Leur grandeur me flate, & je ne m'aperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorsque ma vanité n'est plus occupée de leur présence. A l'égard des Déesses, elles se raprochent tant de l'humanité, qu'il seroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits sur la Cour céleste, Epimethée dit à son frere qu'il va se marier.

PROMETHÉE.

Et en conſéquence, tu viens voir Vulcain? Cela eſt dans l'ordre; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMETHÉE.

Je t'aſſure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

J'entends; on l'a miſe preſqu'en naiſſant dans le Temple de Veſta? Eh, mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevée une jeune perſonne, la dérobent-elle aux mouvemens de ſon cœur? Non; rempli de deſirs, ſon jeune cœur cherche partout des objets qui les lui expliquent, & juſqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'inſtruiſent; elle voit dans un tableau la naiſſance du monde; l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à ſe débrouiller; ſon flambeau anime tout, allie tout; dans un coin du tableau, un mortel & une

mortelle se donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils se jettent : ma foi, la jeune prêtresse médite & commente amoureusement sur cette union, & ne pense gueres aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Vesta... Mais, voyons, quelle est la jeune fille que tu épouses ?

EPIMETHÉE.

Elle n'est point fille.

PROMETHÉE.

Quoi, c'est une veuve ?

EPIMETHÉE.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMETHÉE.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'est point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMETHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

Cela ce peut ; souvent, on ne l'atend pas, pour faire connoissance avec le plaisir.

EPIMETHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une Statue que Jupiter animera & que j'épouserai ; comme son cœur sera tout neuf, il me sera aisé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coqueterie que l'éducation & l'exemple des meres. . .

PROMETHÉE.

Eh, mon ami, le desir de plaire, & parconséquent la coqueterie, sont dans le cœur d'une femme un sentiment inné, & que rien ne peut y détruire. . . Mais, j'aperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain ; éloignons nous.

EPIMETHÉE.

Tu as raison ; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMETHÉE.

Je le sçais.

EPIMETHÉE.

Tu as, dit-il, de l'esprit, mais. . .

PROMETHÉE.

Mais, il n'aime pas l'esprit, & en effet il doit souhaiter qu'on soit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus se met à sa toilette. Vulcain se plaint à Jupiter & fait un détail assez étendu de la maniere dont cette Déesse partage ses momens ; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaisanteries, & s'en va, en se regardant encore au miroir, & en disant, Adieu, petit mari ; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher ; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *seul avec Vulcain.*

Serez vous donc toujours en querelle avec votre femme ?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

Deux Ciclopes aportent une Statue.

Faites moi le plaisir de regarder cette Statue.

JUPITER.

Elle est très belle.

VULCAIN.

Ne seroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures si vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epimethée ; mais je la garde pour moi, & je vous prie de trouver bon que je l'épouse.

JUPITER.

Je ne souffrirai point que vous vous sépariez de Vénus

VULCAIN.

Mais. . .

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous sommes, convient-il que nous

soyons sensibles aux infidelités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi, parce que nous sommes des dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent...

JUPITER.

Très indifférent, & je rends, dans cet instant même, un décret par lequel cette indifférence sera désormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang distingué. A l'égard de cette Statue, écoutez-moi ; Promethée est une espece d'esprit fort qui s'est avisé d'étudier la nature, & de faire part de ses reflexions aux hommes ; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels, & s'ils pensent encore à nous, ce n'est souvent que pour censurer notre conduite ; j'ai resolu de les punir, & pour rendre leur châtiment plus sensible à l'audacieux Promethée, c'est dans sa famille même que je veux choisir le

ministre de ma vengeance ; son frere Epimethée épousera donc cette Statue que je vais animer, & à qui tous les dieux feront des présens ; le mien sera une boëte fatale ou seront renfermez tous les maux.

(En s'en allant, il touche de son sceptre la Statue qui s'anime & avec qui Vulcain reste seul. Il faut se la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître qu'ils ne les reveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ses yeux. Ensuite elle considere toute sa personne avec beaucoup d'atention.)

PANDORE.

Où suis-je ? . . D'où viens-je ? . . Et qui m'a mise ici ?

(Elle se trouve auprès de la toilette de Venus, & se contemple dans la glace.)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de se regarder.*

Cela s'aproche, & cela s'éloigne comme moi !

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quitera plus... Paroiſſons.

(Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.)

Ne craignez pas ; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance.

PANDORE.

Ah !.. & l'avez auſſi donnée à ce que je vois là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(Se regardant avec la plus grande complaiſance.

Comment . . . en vérité . . . je ſuis belle . . . mais très belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu, & que ma figure eſt aſſez gracieuſe. . .

PANDORE, *ingénuement.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non ? *(A part.)* La petite impertinente ! mortifions là. *(Haut.)* Nous ne ſommes pas les ſeuls ſur la terre, & il y en a d'autres. . .

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vite chercher ces autres ; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empressement vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je suis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaisantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaisante point.

PANDORE.

Quoi, mes yeux ne sont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche est plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous vous plairez à vous même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, aparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on déſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce déſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs...

VULCAIN.

Vous pourez peut-être vous en procurer, en tachant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh, je prétends que ce ſoit aux

autres à tâcher de se faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coqueterie naissent avec toutes; cela me raccommode presque avec ma femme.

(Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Venus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des brasselets, des peignes &c.)

PANDORE.

Plus je considere toutes ces choses-là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres; cela doit m'apartenir.

(Elle met quelques fleurs dans ses cheveux, en se regardant au miroir.)

Cela fait fort bien!

(Elle aperçoit un petit vase de rouge.)

Vous êtes vous ſervi de cette couleur pour former celle que j'ai ſur les joues ?.. S'il y en avoit davantage, je crois que je ſerois encore mieux.

(*Elle ſe met du rouge.*)

VULCAIN, *à part.*

Ah, nature, nature ! vas, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Promethée & Epimethée viennent voir ſi la Statue eſt animée. Pandore marque une agréable ſurpriſe à la vue de Promethée, & fait connoître, par ſes réponſes ingenues, qu'il lui plaît beaucoup ; de ſon côté, il la trouve charmante, ſans cependant vouloir accepter la propoſition que Vulcain lui fait de l'épouſer ; Epimethée conſent de tout ſon cœur à la prendre pour ſa femme ; mais elle ſe défend de l'être ; elle le trouve trop laid. Vénus qui eſt inſtruite

des desseins de Jupiter, vient pour les apuyer ; elle dit à Vulcain, à Promethée & à Epimethée, de s'éloigner un moment, & lorsqu'elle est seule avec Pandore, elle lui fait une description plaisante du mariage & de la façon dont un mari & une femme vivent ordinairement ensemble ; Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en est formé une idée charmante, est très étonnée & lui fait quelques objections naïves ; enfin elle se laisse persuader, & consent à épouser Epimethée. Il revient avec Vulcain & Promethée ; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive & declare qu'il a des presens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret ; il reste seul avec elle.)

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels triſtes preſens de nôce!

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah, Vénus! où eſt-elle que je l'embraſſe!

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilege d'aſſembler chez vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde ſon privilege.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance.

(*Lui montrant une boëte.*)

Mais, voici le grand present; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui d'un seul regard fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez donc; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

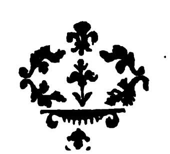
Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas; Jupiter le défend.

PANDORE, *seule.*

Tous les mouvemens que peut inspirer la plus vive curiosité remplissent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale; le tonnerre gronde, & plusieurs Acteurs bizarrement habillez, figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Espérance vient ensuite, & chante:

Mortels accourez tous ;
Célébrez ma puiſſance ,
C'eſt de moi , c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux:
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs ,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels &c.

Les illuſions & les chimeres , diverſement repréſentées , forment le ballet.



EXTRAIT DE LA VEUVE A LA MODE,

Comédie en trois Actes, représentée, pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite; cependant, si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès; elle en eut beaucoup dans ce temps-là, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.

ACTE PREMIER.

Eliante est une jeune veuve; Damon est son cousin; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour

l'autre, ils chérissent encore plus leur liberté, & sont absolument éloignez de toute idée de mariage.

ELIANTE, *à Dorante.*

Nous marier ensemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi, vous marier ensemble, c'est vouloir vous brouiller ? ne vous aimez vous pas ?

DAMON.

Ma cousine me plaît beaucoup ; son idée m'est toujours plus chere que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes se ressemblent en quelque chose, j'amuse indifferemment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendresse que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens se resserreront encore car ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gateroit tout. Nous nous aimons, sans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, sans presque y penser; sans y avoir peut-être jamais reflechi, nos petits intérêts, nos amis, nos plaisirs sont les mêmes. Si nous étions mariez ensemble, nous nous aperçevrions bientôt de cette ressemblance qui se rencontre dans tout ce que nous faisons; elle nous deviendroit peu à peu à charge; chacun de son côté la traiteroit de jalousie, de défiance; nous sentirions une gêne, un embarras réciproque; les inégalitez, les inconstances, qui ne sont rien entre les amans, parce qu'ils n'y sont exposez qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaises humeurs, dégouts entre deux personnes qu'un lien fatal assujettit à vivre ensemble.

DAMON, *lui baisant la main avec transport.*

Que cela est bien pensé, ma chere cousine ! je vous aime, je vous adore ; ne craignez point ; non, je ne vous épouserai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niéce, ne rougissez vous pas d'afficher ce caractere de coquette...

ELIANTE.

Il y a une grande difference entre une coquette & moi, Monsieur. Une coquette étudie toutes ses manieres ; les miennes sont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortége la fait briller ; je ne veux, moi, que quelques amis choisis. Une coquette cherche à plaire ; je ne cherche que ce qui me plaît ; en sortant d'une maison, elle se demande, ai-je plû ; pour moi, si l'on m'a plû, je suis

contente ; le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante, qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les deshéritera, épousera la jeune Dorimene & lui assurera tout son bien. Ils sont très alarmez de cette menace, & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligez de s'épouser, ils ne soyent pas exposez à perdre sa succession. Damon dit à Eliante qu'il se flate que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur Oncle. Eliante n'aprouve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacez. Comme la Scene suivante, entr'elle & Marton, sa femme de chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de coeur & de vanité qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vû d'attachement serieux; il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faisoit, & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux, qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naissans de Dorimene l'ont véritablement frapé; ce n'est pas par lui que j'ai apris ses empressemens auprès

d'elle ; l'autre jour, quand il vint à Versailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaisanteries que je faisois. . . .

MARTON.

Quoi, Madame, seriez vous jalouse ?

ELIANTE.

Non ; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans son cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Écoute ; tu sçais que je suis allée la nuit derniere au bal, déguisée en homme ; Dorimene y étoit ; elle ne m'avoit jamais vue ; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant, & je suis sure que ma figure, mon air tendre, vif, empressé, ont fait beaucoup d'impression sur son jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir sous mon nom ; que tu lui dises que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit si longtems au bal ; que tu crois qu'il te trahit

pour elle ; que tu veux t'en éclaircir ; que tu l'as envoyé chercher de sa part...

MARTON.

De la part de Dorimene ?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguisée en cavalier ?

ELIANTE.

Sans doute, & lorsque je serai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur : le sacrifice d'une personne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas : tu m'accableras de reproches ; tu paroitras désesperée ; il sera même bon que tu verses quelques larmes...

MARTON.

Vous plaisantez ? Quoi, vous voulez que je pleure ?

ELIANTE.

Je ne plaiſante point ; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela ?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je lui inſpirerai pour moi ; enſuite, à l'engager de bruſquer mon oncle lorſqu'il lui propoſera de l'épouſer, & enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à perdre ; allons, allons vite chez moi nous déguiſer.

Il faut obſerver que Dorante a logé Dorimene chez lui ; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle eſt même preſque toujours à Verſailles.

ACTE SECOND.

Dorimene ouvre la Scene avec Lisette, sa suivante ; elle lui dit que Dorante veut l'épouser, si Damon & Eliante ne consentent pas à se marier ensemble. Lisette lui demande si elle pourra se resoudre à en épouser un autre que Valere, après toutes les promesses qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de sa constance, & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, est un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & est annoncée sous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une premiere visite, elle entre en explication, en poussant un profond soupir, & en continuant de grimacer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

Je venois de perdre mon mari, & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours que d'idées lugubres ! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit ; je lui repondis que je l'aimois bien aussi.... Vous riez, Mademoiselle ?

DORIMENE.

Madame...

ELIANTE.

Vous venez de province ; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicatesse-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toilette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntez, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultez dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangeres à notre perſonne que le blanc & le rouge, on ne peut gueres s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent ; mais lorſque nous ſçavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter

cette arme contre nous pour se l'assujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicatesse d'une femme fiere, sure de son mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre sexe.

Comme je n'ai raporté quelques endroits de cette Piéce, que pour en faire connoître l'intrigue, je passerai succinctement sur le reste. La fausse Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre; Dorimene se défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle est bien flatée. La véritable Eliante arrive, déguisée en Cavalier, & se jette aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un petit maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désesperée. Dori-

mene, seule avec le faux Chevalier, ne lui opose qu'une foible résistance, capitule & se rend ; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifference, & surtout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive ; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baise la main ; il fait quelques plaisanteries ; elle y répond avec dédain, & sort, en disant tout bas au faux Chevalier, je vous atends ce soir. La Scene suivante parut très agréablement traitée ; Eliante enfonce son chapeau, contrefait sa voix, & comme le jour commence à baisser, Damon ne la reconnoit pas. Dans la conversation qu'ils ont ensemble, ils se donnent reciproquement sujet d'être très piquez l'un contre l'autre, & d'avoir par conséquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude,

la jalousie & la curiosité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait suivre par son valet, Pasquin.

ACTE TROISIEME

Pasquin vient raporter à Damon que ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante ; qu'il a demandé à la Fleur, un des domestiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme ; que la Fleur à souri malignement, sans lui répondre ; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure, il a vû ce jeune homme, assis devant le feu, qui ôtoit la bourse de ses cheveux, son habit, & qui se mettoit en robbe de chambre, & qu'ainsi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité ; elle aprend a sa maitresse qu'il n'est autre qu'Eliante elle-

même, & que la prétendue Eliante est Marton, sa suivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en vanger, & comme elle sçait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est marié secretement depuis six mois, & elle fait accroire la même chose à Eliante sur le compte de Damon; tous les deux donnent si bien dans le piége, que lorsque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les deshériter, s'ils ne veulent pas le signer, ils témoignent qu'ils sont prêts à lui obéir, & le signent, persuadez l'un & l'autre qu'il sera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'est pas réel, ils sont obligez de s'en tenir à leur signature. Dorante est si content du succès qu'a eu la petite supercherie de Dorimene,

Dorimene, qu'il consent à son mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouerent cette piece; ils y joignirent un Divertissement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort aplaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HIMEN,

Comédie en trois Actes, représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'ÉTOIS à la campagne; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours; nous la jouames en société; le manuscrit resta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué; je fus fort étonné, cinq ou six mois après, étant à Strasbourg, d'aprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette

piece venoit d'être représentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une aparence de succès. Comme je ne me suis du tout point soucié d'en retrouver le manuscrit, je ne puis pas en donner l'Extrait. Il en est parlé très au long, & avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne sçais pas pourquoi on a mis cette Comédie sous mon nom; elle est de M. Dessaudrais Sebire; il est vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entierement achevée, & que je jettai sur le papier quelques idées dont il s'est servi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette piece.

LE
GRAZIE,
COMEDIA
IN UN' ATTO,

Del Signor DI SAINTFOIX;

*Tradotta dal Francese dalla Signora Contessa di C*****

CETTE traduction est d'une jeune Dame qui joint à la figure la plus aimable, tous les talens, toute la délicatesse & le goût que peuvent donner la nature & l'éducation. Depuis quelque temps, elle aprenoit l'Italien; c'est pour se perfectionner dans cette Langue, qu'elle s'est amusée à traduire ma Comédie * des Graces.

* Imprimée dans le premier Volume.



PERSONAGGI.

AMORE.

MERCURIO.

EUFROSINA.

CIANA.

AGLAE.

VENERE.

GIUOCHI E RISI.

La Scena è in un bosco consagrato a Diana.



LE GRAZIE,

COMEDIA.

SCENA PRIMA.

MERCURIO, AMORE

MERCURIO.



More?

AMORE.

Mercurio?

MERCURIO.

Senti; deggio parlarti.

AMORE.

Chi l'impedisce?

MERCURIO.

Ma, se non vuoi ascoltar quel che devo dirti, è inutile ch'io parli.

AMORE.

Ma, se nulla far voglio di tutto ciò che mi dirai, è inutile ch'io t'ascolti.

MERCURIO.

Sei pur singolare!

AMORE.

Sei pure importuno!

MERCURIO.

Giove t'hà bandito dal Cielo....

AMORE.

Per mia buona fortuna.

MERCURIO.

T'hà privato degli onori e de' vantaggi della Divinità...

AMORE.

Non me ne curo.

MERCURIO.

Eccoti ridotto alla condizione umana...

AMORE.

Questa hà i suoi piaceri.

MERCURIO.

Obbligato a viver con gli uomini...

AMORE.

Vivo unicamente colle Donne.

MERCURIO.

Che? vuoi tu sempre?...

AMORE.

Vedi bene questo Recinto? Spero cominciarvi oggi un ritiro d'un' ò due mesi, con una ventina di vezzozissime fanciulle, che vi sono rinchiuse: credi tù che mi annoierò?

MERCURIO.

Nò. Ma credi tu che Diana, a cui tali giovanette sono consagrate, sarà contenta...

AMORE.

Che m'importa?

MERCURIO.

Pensa dunque...

AMORE.

Oh! Penſa tù pure che i conſigli m'han ſempre diſpiacciuto.

MERCURIO.

Se non foſſi tuo amico...

AMORE.

Per eſſer mio amico, fà di meſtieri intereſſarſi a' miei piaceri, e non a' miei affari. Voglio narrarti una mia avventura.

MERCURIO.

Che libertino!

AMORE.

Dormivo jeri all' ombra di queſt' albero, allorchè, non sò da qual rumore riſcoſſo, m'avviddi di trè giovanette, che guattandomi di tempo in tempo, ſotto preteſto di coglier fiori, s'avvicinavano pian piano; *non ci muoviamo, non le intimidiamo*, diſſi frà di me; *laſciamo le venir*. Ed in fatti fingendo ſempre di dormire, ed aven-

do gli occhi socchiusi, le viddi a passi timidi & sospesi, e, per così dire, respirando appena, accostarsi verso di me, aggirarmisi d'intorno, e con occhio piu che curioso esaminarmi. La curiosità quanto piu si fomenta, tanto piu suole aumentarsi, e specialmente nelle giovanette. Queste a poco a poco rendeansi piu baldanzose; l'una comminciava già a trastullarsi colle annelle de' miei capilli; l'altra mi ricopriva dì fiori, e la terza stendendo dolcemente la sua delicata mano sul mio cuore, parea prender piacere nel sentirlo palpitare...

MERCURIO.

Ti piacevano tutti questi scherzetti?

AMORE.

Molto. Ma un muovimento ed un sospiro che non potei ritenere, le fecero fuggire, o piu tosto volare in questo recinto, ed in vano mi posi ad inseguirle.

MERCURIO.

Non ne potesti prendere una.

AMORE.

Nò; ed indarno parlai, insistetti, e scongiurai che mai non vollero aprir questa maledetta porta la quale avean chiusa fuggendo.

MERCURIO.

Se tù non fossi stato privo delle prerogative della divinità, questa maledetta porta non t'avrebbe arrestato; ed in fine nel loro appartamento avresti potuto....

AMORE.

Ohibò, ohibò! la facilità a divenir felice, spesso impedisce il piacere d'esserlo perfettamente. In oltre, il trionfo d'un Dio non è egli sempre avvelenato dall' idea che forse alla sola vanità, all' ambizione, ed al di lui rango una bella unicamente sacrifica? Laddove un semplice mortale (e tal vuo' parer sempre amando) gode il

dolce e sensibil piacere d'esser sicuro che'gli è il vero oggetto del cuore, e che in lui, non altro che lui si cerca. Ecco il Nettare, ecco l'Ambrosia, che l'amor proprio per l'umanità compone, e che mai non può offrire ai Numi.

MERCURIO.

Hò caro di vederti pensar così. E che? Tu pretendi di ragionare? Ma, dimmi di grazia, credi tù che non vi sia un piacere ancor più lusinghiero di quello d'essere amato a contemplazione della propria persona?

AMORE.

E quale?

MERCURIO.

Il piacere di far tutto per la personna amata allorchè si puole; di colmarla di gloria, di onori; e di crearle, per così dire, un nuovo essere, con renderla immortale. Or dunque, da te solo dipende il gustare un tal

piacere. Giove m'invia a dirti che frà queste belle giovanette che ti fanno sì grato il soggiorno della terra, tu puoi scegliere, e nominargli quella che più ti piacerà, Egli è pronto a riceverla nel cielo.

AMORE.

Gli sono infinitamente obligato; e non che una, ma conosco dieci mortali bellissime, spiritose, allegre, gioconde, che occuperanno a maraviglia il lor luogo nell' olimpo, e rinuoveranno un poco quella antica corte, che, sia detto frà noi, diviene ogni giorno d'una malinconia... Le nostre Dee son d'una noja...

MERCURIO.

Ma tù dei ben pensare che non sono le tue amanti, quelle che Giove vuol collocar nel Cielo. Jeri, in un congresso dell' Olimpo, dopo una matura deliberazione, le unanimi opinioni furono, che il solo mezzo d'in-

catenare il vivo e licenziofo umore che ti fà fare ogni giorno tante ſtorditerie, era il maritarti.

AMORE.

Maritarmi! maritarmi!

MERCURIO.

Uh, come gridi!

AMORE.

Come? Per fàrmi dunque una sì ſciocca, ſi inſipida, sí ridicola propoſizione, Giove t'invia ſulla terra?

MERCURIO.

Come? In termini sì dolci, sì civili, sì oneſti, riſpondi agli ordini di Giove? E pur ti dichiaro che vuol' eſſere ubbidito.

AMORE.

T'aſſicuro che non lo ſarà.

MERCURIO.

Tù l'iriterai ad un ſegno che prenderà qualche diſpiacevole riſoluzione contra di te.

AMORE.

Eh, qual peggiore diquella di maritarmi?

MERCURIO.

Credimi...

AMORE.

Oh! credimi tu ſteſto. Baſta l'eſſerti incaricato d'una sì impertinente propoſizione, ſenza volere ancora annojarmi co' ſciocchi tuoi conſigli.

MERCURIO.

Baſta così; mi taccio. Finalmente, che m'importa? Fa quel che vuoi. Mene vado a render conto della mia commiſſione. Addio Amore.

AMORE.

Addio.

MERCURIO *in diſparte, nell'andarſene.*

Traveſtiamoci, per iſpiar tutti i ſuoi andamenti, e procurar d'intorbidare i ſuoi piaceri.

SCENA II.

AMORE, *solo*.

MARITARMI ? Ah ! scacciamo questa stravagante idea, ed unicamente occupiamoci de' felici momenti che passerò, se posso una volta introdurmi in questo Recinto. M'è stato assicurato ch'erano venti, belle per la più parte. Qual piacere non avrò fra quest' innocente gregge, accarezzato, amato, l'oggetto di tutte le sue cure, di tutti i suoi pensieri, di tutti i suoi desiderii ! Poichè non si tratta che della prima, se posso averne una, tutte le altre son sicure. Ma, quando anche non mi facessi amare, se non da quelle tre che viddi jeri, elle sono adorabili... Sento qualche rumore dietro questa porta ! Senza dubbio son' esse. Le riflessioni della

notte le fanno qui rivenire; non escono se non per cercarmi... Andiamoci però adagio; sono ancor sì giovani, sì timide, sì poco addomesticate, che solamente nel forzarle, per così dire, a voler ciò che desiano, si può sperar di venirne à capo; una tal qual vergogna le impedirebbe d'inoltrarsi, se mi mostrassi loro ad un tratto; nascondiamoci adunque, e non ci facciam vedere che dopo avere impossibilitata la lora fuga.

SCENA III.

EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *aprono la porta, vi rimangono un momento sospese, e dopo s'inoltrano, riguardando da tutti i lati.*

EUFROSINA.

Ho un bel guardare, non lo vedo;

CIANA.

Nè meno io.

EUFROSINA.

Ne rimango sorpresa.

AGLAE, *con trasporto.*

Ciò non mi sorprende. Non gli dicemmo jeri che non volevamo ascoltarlo?

EUFROSINA.

È vero; ma. . .

Ciana ritorna al fondo del Teatro; ove rimane a riguardare da parte ad altra.

AGLAE.

Ma ecco come siamo noi altre fanciulle; non sappiamo mai quel che vogliamo. Se l'avessimo rincontrato quì, saremmo forse, come jeri, fuggite.

EUFROSINA.

Non so negarlo.

AGLAE.

Perchè ci spiace di non trovarlo?

EUFROSINA.

Senti, vorrei ſuggirlo, ma vorrei che mi cercaſſe.

AGLAE.

Odi, ſono preſſo a poco dal tuo parer; ma ſento nello ſteſſo tempo, che ciò ſi contradice. Biſogna prendere un eſpediente.

EUFROSINA.

E qual eſpediente? Ci vien detto ogni giorno che gli uomini ſon sì cattivi...

AGLAE.

Aſcolta; coſtui è sì ragazzo...

EUFROSINA.

Ragazzo, quanto tù vuoi, egli hà nella fiſonomia un non sò che di sì vivo, sì maligno, sì ardito... correbbe riſchio, cred'io, chi ſi trovaſſe ſola con lui.

AGLAE.

Di che?

EUFROSINA.

Oh! tù melo domandi, come se mi fossi trovata nel caso di saperlo.

AGLAE.

Nò; ma che t'immagini?

EUFROSINA.

M' immagino che gli uomini vogliono tutto ciò che fà d' uopo che noi altre fanciulle non vogliamo.

AGLAE.

Eh bene, basta non volere.

EUFROSINA.

Ciò forse non ci riesce sì facile. I lor discorsi son sì teneri, sì appassionati ... ci troviamo senza dubbio nostro malgrado commosse. Fissando i loro sguardi sopradi noi, sene avveggono; stimolano davantaggio; ci prendono una mano, la retiriamo; piglian l'altra ... tutto questo, senti, mia cara ... in verità ... sì ... penso che si ha un grand' imbarazzo... Tù sorridi? Forse no'l credi?

AGLAE, *ironicamente.*

Oh, lo credo; ma mi maraviglio nel medesimo tempo come senza esserti trovata in un tal caso, puoi dipinger sì ben le cose.

EUFROSINA.

Fai pur l'astuta fuor di luogo; Come se non vi fossero mille simili idee, che vengono da loro stesse. Tù vuoi sempre burlare; non ti dirò più nulla.

AGLAE.

Entrambe ci perderemmo troppo; poichè tu vedi che frà trè buone amiche come noi siamo, presso a poco della stessa età, e rinchiuse quasi dalla culla in questo Recinto, col solo communicarci l'una l'altra le nostre riflessioni possiamo metterci al fatto sù molte piccole curiosità che ci girano per il capo. Può darsi che non sempre la indoviniamo ben giusto, e che ci formiamo molte chimere; ma alme-

no queste stesse chimere ci piacciono, ci dilettano, si ride, si scherza, il tempo passa...

CIANA, *accorrendo dal fondo della Scena.*

Eufrosina, lo veggo che pian piano si caccia frà gli alberi.

AGLAE.

Vien' egli ver noi?

CIANA.

Sì.

EUFROSINA.

E egli ben lungi?

CIANA.

Nò.

EUFROSINA.

Rientriamo, credetemi, rientriamo.

CIANA.

E Come! rientrare? E' a due passi, ti dico; e per l'appunto sul passaggio frà la porta e noi. E giacche sono uscita! hò caro di passeggiare.

AGLAE.

Oh! anch'io: il tempo è sì bello.

EUFROSINA.

Ma. . .

CIANA.

Ma . . . mira, eccolo.

SCENA IV.

AMORE, EUFROSINA; AGLAE, CIANA.

AMORE.

DI grazia, belle ninfe, non mi fuggite: permettete che vi parli un ſol momento.

EUFROSINA.

Laſciateci, laſciateci; apparteniamo a Diana.

AMORE.

In nome di queſta Dea, in nome di tutti i Dei, degnatevi aſcoltarmi.

EUFROSINA.

EUFROSINA.

Che mai potreste avere a dirci?

AMORE.

Quando saprete lo stato mio infelice, vi rincrescerà di non avermi sin da jeri soccorso.

EUFROSINA.

Quale stato? Qual soccorso? Chi dunque siete?

AMORE.

Uno sventurato giovane, dalla sua Patria lontano, fuggito dal recinto de' sacerdoti di Giove.

EUFROSINA, *con severità.*

E perchè siete fuggito dai sacerdoti di Giove?

AMORE.

I crudeli! ah quanto piu vi rimiro, altretanto mi sdegno contro di loro; quando chiedeva loro cosa era una donna, con quali colori mele dipingevan tutte! Ma, belle Ninfe, dalla maniera con cui mi fuggite, mi fareste

ſoſpettare che foſte anche voi ſtate allevate in una fatal prevenzione contro gli uomini? Che inumanità, di volere ſpargere un ſeme d'antipatia frà due ſeſſi che non ſono formati ſe non ſe per la felicità l'un dell' altro.

EUFROSINA.

Non cene curiamo, nè vogliamo conoſcere tal felicità. Conſiſte la nostra a viver tranquillamente in queſto ritiro.

AMORE.

Ah, ſe aveſte veduto ciò, che hò vedut'io! . . Son due giorni, che avendo trovato a caſo una porticella del giardino aperta, uſcii per la prima volta di mia vita dal noſtro chioſtro. Spaſſeggiava ſpenſieratamente, allorchè udii alcune voci dietro un ceſpuglio; m'avvicinai. Che divenni io! Quali termini! Quali eſpreſſioni riſuonarono al mio orecchio, ò piu toſto al mio cuore! Credei toſto ad un tal

linguaggio, che fossero due Divinità. E pure, non erano ch' un Pastorello ed una Pastorella; ma mille volte più felici in quel momento degli stessi Dei. I lor sospiri, i loro trasporti, ogni parola che pronunziavano, tutto recava a' miei sensi uno sconvolgimento, ch'io non avea mai sentito. Non avea mai veduto veruna donna; mi sentiva balzar l'anima in petto; era tutta ne' miei sguardi, infiammandosi al fuoco che respiravano que' due teneri Amanti, godendo quasi quanto essi medesimi de' lor proprii piaceri; essa ne divorava, per così dire, gl' instanti. Ma nel medesimo tempo, una voce crudele che mi chiamava per rientrar nella mia priggione, venne ad involarmi alla mia estasi. Belle Ninfe, il mio cuore veniva d'essere rischiarato; poteva io, senza fremere, riguardar quelle mura che m' avean

per tanto tempo privato del goder della vita. Nò; inquel punto giurai di mai più rientrarvi; e precipitosamente allontanandomene, caminai il resto del giorno ed una parte della notte, finché oppresso finalmente dalla fatica, mi colcai a piè di quest' albero ove jeri mi trovaste addormentato. Ecco la mia avventura. Non avrete voi compassion di me?

EUFROSINA.

Ma, qual compassione? Che ci chiedete voi?

AMORE.

Son trè giorni che vivo di soli frutti selvaggi: hò passato due notti coricato a piè d'un' albero; le notti son si fredde! hò estremamente sofferto.

EUFROSINA.

Lo credo bene; ma all'intorno di questa foresta vi sono molte capanne di Pastori, ove non si rifiuterà di ricovrarvi.

AMORE.

Oh Cielo ! Mi converrebbe raccontar loro il mio caso ; si sarebbero forse un dovere di ricondurmi ai Sacerdoti di Giove ; credete voi, e soprattuto, or che vi hò vedute, che non volessi più tosto morir mille volte, che ritornarvi ?

EUFROSINA.

Come volete dunque voi fare ?

AMORE.

Ahimè ! se una di voi, come io lo sono, smarrita, si fosse trovata alla porta del chiostro in cui sono stato per sì lungo tempo rinchiuso, con qual' ardore, con qual piacere, a tutti gli altrui sguardi tenendola ascosa, le avrei dato un' asilo ! Qual cura n'avrei preso ! Ricuserete voi di far per me ciò ch' avrei fatto per voi ?

EUFROSINA.

Che ! ardite proporci di ritenervi con noi, là. . . di nascosto, nel nostro Recinto ?

AMORE, *d'un' aria di ſimplicità.*

Senza dubbio.

EUFROSINA.

Eh, via, via; voi non ci penſate.

AMORE.

Come? vorreſte piu toſto laſciarmi perire?

EUFROSINA.

Come? Avete voi potuto ſperare un ſol momento...

(Alle ſue Compagne.)

Rientriamo, rientriamo.

AMORE.

Oh Dei! qual ſorte è la mia! Oh Dei! poſſibil è che a tante bellezze s'uniſcano cuori sì barbari! Andate, Crudeli, andate frà le voſtre Compagne ad applaudirvi della voſtra crudeltà, mentre io povero ſventurato giovanetto, mancando di tutto, oppreſſo dalla fatica, e molto più dal vivo dolor che mi cagiona un trattamento sì inumano, mene vado in

questa foresta ad aspettare la fine d'una vita infelice. Fra poco sentirete, che sono stato trovato in qualche grotta, gelato, morto di freddo: all'età mia, quale horribil destino!

CIANA, *intenerita.*

Eufrosina, e' mi trafigge il cuore.

AMORE, *fingendo di piangere e d'andarsene.*

Addio.

AGLAE, *ad Eufrosina nella stessa maniera.*

E se morisse di fatto.

EUFROSINA, *intenerita.*

Fermatevi. . . In verità, ciò che ci chiedete, è egli ragionevole?

AMORE.

In verità, è egli possibile che voi siate senza pietà? . .

EUFROSINA.

Ne abbiamo forse troppo. Pensate un poco, di grazia, a qual pericolo ci esporremmo, se si venisse a disco-

prire che noi avessimo nascosto frà di noi un giovanetto?

A M O R E, *con trasporto.*

Eh, chi potrà saperlo? Non sarà difficile di trovar qualche nascondiglio ove mi porrò quando vi verranno delle visite. Il resto del tempo, sempre insieme, belle Ninfe, che piacere! che contentezza! sarò d'una gioja, d'un' allegria!.. Rideremo, canteremo, ci divertiremo a mille giuocarelli!.. Vedrete che i giorni, che, frà fanciulle, vi han parso senza dubbio sin' ora molto nojosi, vi sembreranno minuti. Andiamo; l'ora è favorevole, quasi tutte le vostre compagne sono alla caccia; entrate subito; passate le prime per esaminar se qualcuno possa vedermi; io resterò alla porta, ed al segno che mi farete...

M E R C U R I O, *dietro il Teatro, contrafacendo la voce d'una donna.*

Eufrosina? Ciama? Aglae?

EUFROSINA.

Oh cielo ! ſiamo chiamate. È qualcuna delle noſtre compagne che ci cerca ! Fuggite preſto, fuggite ; procurate di naſcondervi nel più folto del boſco. Se foſte ſtato udito, ſaremmo perdute.

AMORE, *in disparte nell' andarſene.*

Ah, la maledetta Ciarliera, che viene in mal punto. . . Ma finalmente non è altro, che un piccol ritardo ; e credo che poſſiamo di già contar queſte trè, come noſtre.

Eſce, riguardandole con un maligno ſorriſo, e con un' aria di ſuperiorità ; Eufroſina che hà ſorpreſo un tale ſguardo, lo ſiegue con gli occhi ; e rimane poſcia penſieroſa ſul davanti del Teatro, mentre le ſue Compagne che ſene vanno, rincontrano Mercurio, che le riconduce.

SCENA V.

MERCURIO, *sotto la figura d'un Cacciatore*, EUFROSINA, CIANA, AGLAE.

MERCURIO.

ECcolo partito, inoltriamoci. Fermatevi, belle Ninfe, fermatevi. Per allontanarlo, hò contrafatto la voce d'una delle vostre compagne. Ah! quanto giunsi a proposito al soccorso della vostra innocenza! era tempo.

AGLAE.

Era tempo? Che volete dire? È un giovanetto, che ci raccontava la sua avventura; ma a cui non avremmo certamente accordato ciò che ci chiedea.

MERCURIO.

Povere Colombe, sotto l'artiglio

dello sparviere, di già non battevate più che d'un' ala! Con quali ragiri, con qual destrezza, con quali menzogne, lo scellerato tentava introdursi!

CIANA.

Menzogne? Eh che, non è egli realmente fuggito dai Sacerdoti di Giove?

MERCURIO.

Egli? è un libertino che non fa altro che andar vagabondo, non avendo altra legge che i suoi desiderii, che il suo capriccio per guida, ed il piacere per oggetto; sempre più vivo, che delicato; sempre men sensibile al dono, ch' avido del trionfo d'un cuore; tanto più pericoloso, quanto che al primo aspetto niente sembra più dolce, più sommesso, più modesto, e più ingenuo: ma appena viene accolto, accarezzato, si comincia a sorrider con lui, che diviene ardito, temerario,

intraprendente : sin tanto che la speranza l'anima, sin tanto che gli si resiste, egli è tenero, volenteroso, pien d'ardore. È egli felice? Diviene un tiranno, e ben tosto un ingrato, un perfido.

AGLAE.

Come lo dipingete!

MERCURIO.

Tal qual' è, e tal qual lo proverete, se disprezzerete i miei avvertimenti.

AGLAE.

Eufrosina, tù pensi, e nulla dici? Credi tù...

EUFROSINA, *riscuotendosi con vivacità dal suo profondo pensare.*

Credo, che su questo furbetto non sene potrebbe dir troppo. (*A Mercurio.*) Lo confesso, m'aveva intenerita; e sento che malgrado i vostri consigli avrei avuto della pena a prenderlo in sospetto, se non si fosse da per se stesso scoperto.

AGLAE.

Come?

CIANA.

Che hai tù dunque notato?

EUFROSINA.

Nel lasciarci, hà lanciato sopra di noi uno sguardo, che in un' istante m' hà disvelato l' anima sua tutta intiera: fù un certo sorrider maligno, crudele, schernevole come volendo dire; *và bene; son contento; eccone già trè che non potranno fuggirmi*. Oh! non è ancora arrivato ove si crede; e quando ritonerà...

MERCURIO.

Fate a mio modo; non l'aspettate.

EUFROSINA.

Hà voluto ingannarci; gliene voglio far' una...

MERCURIO.

Guardatevi bene, è molto scaltro, e furbo. Il meglio, vi dico, è il fuggirlo.

EUFROSINA.

Non temete niente. M'immagino...
Sì... Aglae, dammi la tua ghirlanda; (*A Ciana.*) E tù la tua.

AGLAE, *dando la sua ghirlanda.*

Che ne vuoi fare?

CIANA, *dando la sua.*

Qual'è il tuo disegno?

EUFROSINA.

Vedrete. Nascondetevi dietro la porta. (*A Mercurio.*) E voi dietro quel cespuglio.

AGLAE.

Ma spiegaci almeno...

EUFROSINA.

Oh! entrate dunque presto. Non tarderà a ritornare, bisogna, che mi trovi sola.

MERCURIO, *in disparte.*

Nascondiamoci, poichè lo vuole; ò più tosto andiamo a cercar Venere. Ella sola può aver ancora qualche im-

pero sovra di lui, e fargli abbandonar questi luoghi.

AGLAE, *ad Eufrosina, dal fondo del Teatro nell' andarsene.*

Eufrosina, Egli viene, lo veggo.

SCENA VI.

EUFROSINA *sola.*

ANDIAMO a rincontrarlo... può essere egli. Ancor sì giovane, e di già sì furbo! A quella cera, a quel discorso, a quel suono di voce, che penetra al cuore, chi direbbe, che il traditore non abbia il desiderio di esser gradito se non per avere il piacer di sedurre.

SCENA VII.

AMORE, EUFROSINA.

AMORE.

AH, bella Eufrosina, hò la fortuna di rincontrarvi sola! eccomi a capo del mio più dolce desiderio!.

EUFROSINA.

Ascoltate, non posso, se non un sol momento fermarmi; mi fà d'uopo rientrare. Sono restata unicamente per dirvi, che ci commuove al vivo il vostro stato; ma che non è possibile di accordarvi quello, che ci richiedete.

AMORE.

Oh Cielo! Siete voi, è Eufrosina, l'una delle trè, a cui il mio cuore s'erà veramente votato, che mi pronunzia la sentenza di morte!

EUFROSINA.

La ſentenza di morte? Siamo dunque le ſole, che poſſiamo darvi un' aſilo? Se non ci aveſte vedute, non avreſte voi cercato altrove, all' intorno di queſta foreſta?..

AMORE.

Ma, crudele, vi hò veduta; ed è omai impoſſibile ch'io viva privo di voi. Spiro a' voſtri piedi, ſe mi abbandonate.

EUFROSINA.

Aſcoltate dunque la ragione.

AMORE.

Aſcoltate dunque la pietà.

EUFROSINA.

Non vi dovrebbe baſtar l'eſſer caro alle perſone, ſenza eſiggere certe coſe?..

AMORE.

Poſſiamo noi, quando alcuno ci è caro, compiacerci di vederlo ſoffrire?

EUFROSINA.

Fate conto, che vi sono certi passi...

AMORE.

Pensate, che non ven' è uno, che non debba esser sacrificato al più tenero Amante...

EUFROSINA.

Quanto siete insinuante! mi mettete in grande agitazione... Ah! non avrei dovuto aspettarvi.

AMORE, *inginocchiandosi.*

Bella Ninfa!..

EUFROSINA.

Come, come, alle mie ginocchia? Non vi pensate; se venisse qualcheduno?

AMORE.

Nessuno viene.

EUFROSINA.

Eh bene, benche nessuno venisse, non mi converrebbe, che foste a' miei piedi. Alzatevi, alzatevi, vi dico.

AMORE, *baciandole la mano.*

Vi adoro... Ah lasciatemi baciar mille e mille volte questa divina mano...

EUFROSINA.

Finite... finite vi dico... che Estravaganze! Chiamerò... chiamero... Sapete voi, che cotesti vostre vivezze sole m'impedirebbero di ricevervi frà di noi?

AMORE.

Ah! bella Eufrosina, non dubitate un istante che il mio rispetto non sia eguale per sempre al mio amore.

EUFROSINA.

Non lo crederei... ascoltate, non vi riceveremmo se non ad una condizione.

AMORE.

E quale?

EUFROSINA.

Converrebbe... Ma, nò, nò... Credetemi, separiamoci, separiamoci.

AMORE, *ritenendola.*

Degnate, di grazia, spiegarvi.

EUFROSINA.

Eh bene, vorrei che foste assolutamente nostro prigioniere : non vi caricherei di catene molto pesanti. Vedete voi queste ghirlande? Vi legherei le braccia, le mani....

AMORE.

Che idea!

EUFROSINA, *fingendo andarsene.*

Questo non vi conviene egli? Addio.

AMORE.

Fermatevi. Che! volete che in mezzo di voi trè io sia legato?..

EUFROSINA.

Sì.

AMORE.

Per mia fè farei una bella figura!

EUFROSINA, *fingendo ancora andarsene.*

Eh bene, poichè meglio vi aggrada, passate ancor la notte a piè dell' albero : buona sera, addio.

AMORE, *in disparte.*

Che stravagante proposizione! Ma tutto considerato, non deggio riguardarla, se non come una piccola affettazione di virtù, ò piuttosto come timidità di fanciulla, che, a favore della cautela, ch' esigge, cerca a farsi illusione sul passo, che rischia. Mi disciorranno subito. Posso fidarmi al loro cuore, la principal cosa è d'introdurmi.

(Riconducendo Eufrosina, che sene andava adagio.)

Bella Eufrosina, dovete credere, che per esser con voi, non v'è condizione, che'io non accetti; e pure...

EUFROSINA.

E pure!.. Finiamo, determinatevi. Comminciate a darmi qualche sospetto...

AMORE.

Non sarebbe giusto. Via, via, m'abbandono intieramente a voi.

EUFROSINA.

Vediamo dunque... Tenetevi così... benissimo.

AMORE, *mentre ella lo lega colle ghirlande.*

I legami, co' quali incatenate il mio cuore, pur dovrebbero bastarvi. Un vero Amante è sempre sommesso, rispettoso... Quanto mi stringete?

EUFROSINA.

Ora sedetevi.

(Dopo avergli legato le braccia, lo fà sedere a piè dell' albero, e comincia a legargli i piedi.)

AMORE.

Che volete fare di più? Come? Non volete ne pure ch'io possa caminare? Oh! tante cautele mi paiono molto strane?

EUFROSINA, *avendolo legato, dice ironicamente.*

So bene che non è questa l'ordinaria maniera con cui andate procacciando

buona fortuna amorosa; ma ecco come vogliamo che siate. Vado a cercar le mie Compagne per ajutarmi à condurvi via.

SCENA VIII.

AMORE *solo sedente a piè dell' albero.*

Ella sà che non è l'ordinaria maniera con cui vo procacciando buona fortuna! Cosa vuol dire con tali parole, che hà pronunziate d'un accento ironico? Come! non darebbero forse fede all' istoria, che hò loro detta? Vorrebbero divertirsi a mie spese? Sarei io lo scherzo di tutto questo? Dopo avermi ritenuto con esse loro tutta la sera senza disciormi, dopo essersi ben divertite della mia figura, se domattina mi mettessero fuor di casa con tutte le beffe che merito!.. Che bella avven-

tura ! Che vergogna ! Che ridicolo ! oh ! mi ſono eſpoſto , come uno ſciocco, uno ſcimunito , uno ſtordito. Coſa fare ? Non poſſo muovermi. Crepo di rabbia.

SCENA IX.

AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *si ſedono tute trè a piè dell' albero all' intòrno di Amore.*

AGLAE.

AH, eccovi dunque preſo ?

AMORE.

Come dire preſo ? Avreſte forſe diſegno di farmi male ?

AGLAE.

Nò, in verità. Venghiamo a cercarvi per condurvi con noi , ed avremo di voi molta cura. Ma mi ſembra che un' avventura con trè fanciulle, belle,

belle, che aſpettano la notte per introdurvi miſteriosamente da loro, dovrebbe iſpirarvi un certo umore allegro, trionfante, che non veggo in voi? La facilità, con cui cediamo a ciò; che bramate, vi rende credo di già men vivo, meno accalorato?

AMORE.

Oh! dipende, da voi di vedermi coſi vivo, coſi ardente, ch' eſſerſi poſſà. Ma ecco una maniera veramente ſtraordinaria di cedere ai deſiderii delle perſone col ritenerle legate!

AGLAE.

Che fa queſto?

AMORE.

Come! che fa queſto? Fa tutto.

EUFROSINA.

Penſate dunque che ſe non lo foſte, noi ſaremmo timide, ritenute, imbarazzate con voi, invece che eſſendo in noſtra balia come lo ſiete, vi faremo mille dolci carezze...

AMORE.

Tutte queste piccole carezze sarebbero perdute per me : non voglio che mene sian fatte di quelle a cui non possa corrispondere. E vi prego di cominciare dal non avvicinarvi tanto.

EUFROSINA, *accarezzandolo.*

Ah ! come avete pure l'aria, e tutte le maniere d'un ragazzo male allevato !

CIANA, *anche accarezzandolo.*

Come si sarebbe potuto correggere ? E' sì bellino.

AGLAE, *riguardandolo teneramente.*

E' vero, che la sua figura è amabile ! Farà d'uopo ritenerlo con noi un mese almeno.

AMORE.

Sempre legato ?

EUFROSINA.

Sempre, senza dubbio : ma altresì sempre accarezzato : poco fa mi pareva che prendeste molto piacere a

baciarmi la mano; eccola, baciatela ancora...

AMORE, *in collera.*

Finiamola, finiamola, vi dico.

EUFROSINA.

Oh? che fastidioso ragazzo! Ma, vedete di grazia quanto questo è ostinato! Via, via, che mi si baci adesso la mano, poichè lo voglio, Aglae, porgi la tua.

AGLAE.

Volontieri.

EUFROSINA.

E tù Ciana?

CIANA.

Di vero cuore.

(*Gli fan baciar le lor mani.*)

AMORE.

O Cielo!

EUFROSINA, *all' Amore.*

Ahi, ahi, che vergogna l'esser di cattivo umore! Gli diamo a conoscer l'inclinazione, che abbiamo per lui, ed egli si adira.

AMORE.

Ma ſin tanto che preſſo di voi non avrò che i ſoli occhi in libertà, tutto ciò, che mi darete a conoſcere, e che potrete moſtrarmi, non ad altro ſervirà, che a farmi arrabbiare. E coſa barbara di farmi tutte queſte voſtre luſinghe, e carezze. Affè! ſe non volete intieramente diſciormi, laſciatemi almeno libero un braccio.

EUFROSINA.

Nò.

AMORE.

Una mano.

EUFROSINA.

Niente affatto.

AMORE.

Oh, queſto è troppo: aſcoltate; ſe mi porrò in libertà da per me ſteſſo, avrete allora a far meco, potrete pur dire, come poco fà a voſtro bel' agio, chiamerò, chiamerò. . . Mi pagherete tutto.

EUFROSINA, *motteggiandolo.*

Vi credete dunque un Ragazzo assai formidabile?

AMORE, *sforzandosi di rompere i suoi legami.*

Ah! per mia fè, vedremo.

CIANA, *ed Aglae si levano, e voglion fuggire.*

Amica mia, ecco lo che rompe i suoi legami!

AGLAE.

Ah, siamo perdute!

EUFROSINA.

Non temete; hò ben preso le mie cantele, è ben legato.

AMORE, *ad Eufrosina.*

Scellerata!

EUFROSINA, *all' Amore.*

Date vi pace al fine. Non si può negare, che gli uomini siano molto capricciosi, molto incostanti! Con qual' ardore non bramava egli or'ora d'esser con noi! Vi è: vorrebbe di già

ſcapparci! Ma vi riterremo bene. Alzate dunque la teſta... Riguardateci... Sù, sù, diteci qualche iſtorietta per divertirci.

AMORE.

Nò, voglio dormire.

EUFROSINA.

Dormir frà noi trè! La ſarebbe bella.

AMORE.

Queſto non vi farà tropp' onore.

EUFROSINA.

Vene impediremo. Meniamolo via.

AMORE.

Non mi menerete, ſe non mi diſciorrete.

EUFROSINA.

Vi meneremo ſicuramente per forza.

(*Si levano e vogliono menarlo via.*)

SCENA X.

MERCURIO, VENERE, AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA.

MERCURIO.

COME! Che è dunque, belle Ninfe? Qual violenza volete voi fare a questo giovanetto? Ah!.. eh sei tù Amore?

EUFROSINA.

Amore?

MERCURIO.

Si, egli medesimo. Forse il vostro cuore non velo diceva?.. Venere, venite a vedere il vostro figlio.

AMORE.

Ah, mia madre!.. Ah, mio caro Mercurio! liberatemi.

VENERE.

Liberarvi! Per un decreto della

volontà di Giove, i vostri legami son divenuti indissolubili: Ma come egli è buono, quando auche è in collera, hà incaricato Mercurio di farvi ricevere in questo Recinto, ove rimarrete legato, come lo siete, frà queste fanciulle. . . Non volevate voi farvi un ritiro d'un' ò due mesi?

AMORE.

Oh Cielo! si potrebbe immaginare una barbarie? ..

MERCURIO.

Ascolta, non v' è se non un sol mezzo di ricuperar la tua libertà; ed è lo scegliere quella, che più ti piace delle tre, e sposarla.

AMORE.

Ma, perchè dunque Mercurio, parli tu sempre di matrimonio? Oh, quanto mai gli stà bene!

VENERE.

Mercurio, hò detto seriamente a Giove, ch'io non voleva che si ma-

ritasse mio figlio. Che diverrebbe Amore a capo d'un mese! Ma per punirlo d'essersi fatto un giuoco crudele della disgrazia di queste trè giovanette, alle quali, malgrado la giocosa maniera, con cui esse han paruto trattarlo, egli non hà forse che troppo ispirato sentimenti funesti al lor riposo, Diana hà ottenuto, che i suoi legami non potrebbero esser disciolti, se non quando avesse trovato il modo d'assicurar loro una sorte di cui esse fossero egualmente contente: mi par molto difficile l'accordar trè Rivali.

AMORE.

Nò, elleno saranno egualmente soddisfatte della sorte, ch'io destino loro: velo prometto; disciogli etemi presto.

MERCURIO.

Adagio, adagio. Si sà che Amore non è avaro di belle promesse.

AMORE.

Lo giuro per lo ſtige.

MERCURIO.

Oh ! a tal giuramento poſſiamo fidarci, ed i tuoi legami vanno a cadere da per loro ſteſſi.

(*Lo diſcioglie.*)

AMORE, *vedendoſi in libertà.*

Ah! reſpiro! .. Avvicinatevi, belle Ninfe, avvicinatevi, e non vogliate parere imbarazzate della burletta, che mi avete fatta. Alquanta malizia ſerve a render la bellezza più viva agli occhi d'Amore.

(*A Mercurio.*)

Tù volevi ch' io ne ſpoſaſſi una? Ed a chi avrei dato la preferenza? Tutte trè entrano egualmente a parte del mio cuore. Avrei eternamente ſcelto, ſenza poter determinarmi. Nell' atto di offrir la mia mano all' una, mi ſarei rimproverato di fare ingiuſtizia alle altre due.

(Alle trè Ninfe.)

Nò, Amore non potrebbe mai pronunziar fra di voi. Belle Ninfe, immortali, come son' io, sarete del mio Impero l'appoggio. Venite ad abbellir Paso, e Citera; venite a prendervi il luogo, che il mio cuor vi destina, e che i vostri vezzi vi assicurano. Presso di mia madre voi sarete le Grazie; è Amore che le da alla bellezza. Giuochi e Risi, co' vostri balli, e co' vostri canti, celebrate questo bel giorno.

Fin du quatriéme & dernier Volume.

ERRATA.

PAge 227, *ligne* 11, capilli, *lisez* capelli.
Page 233, *ligne* 6, posso, *lisez* potrò.
Page 234, *ligne* 12, lora, *lisez* loro.
Ibidem, *derniere lig.* hò un bel, *lis.* posso pur.
Page 236, *lig.* 19, correbbe, *lis.* correrebbe.
Page 237, *lig.* 19, retiriamo, *lisez* ritiriamo.

Dans la Comédie du Financier, page 159, on a oublié de marquer *qu'Alcimon refusant de recevoir & de lire le mémoire d'Henriette, le Marquis le remet dans sa poche.*





